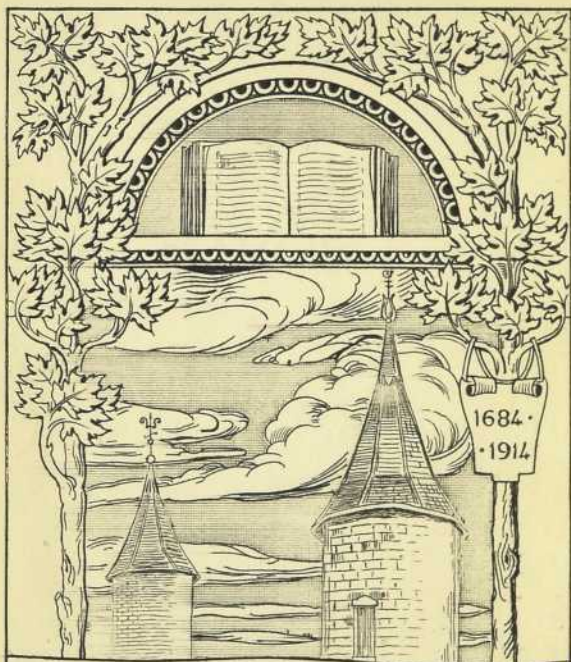


209714
fe

209714
fe

209714
fe

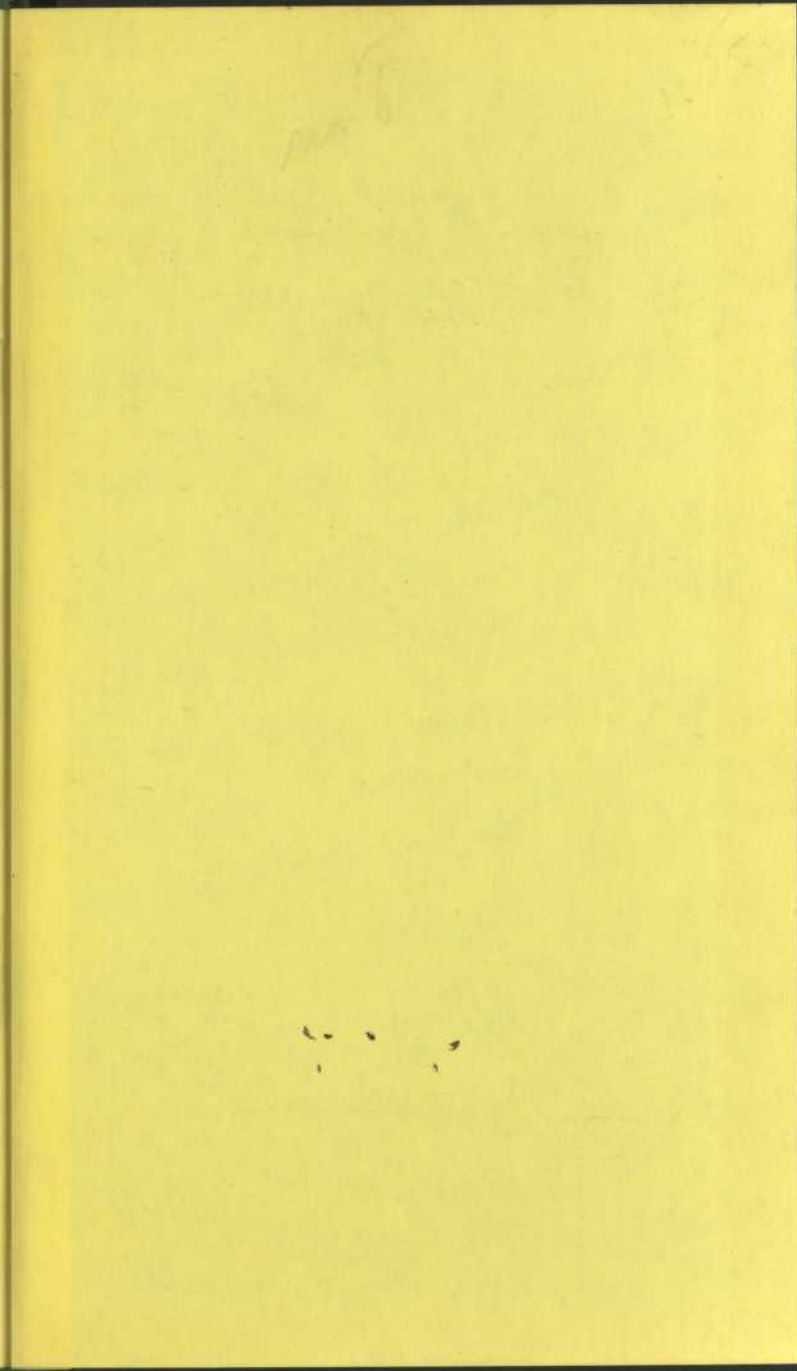
VIANNEY BÉLANGER
Relieur

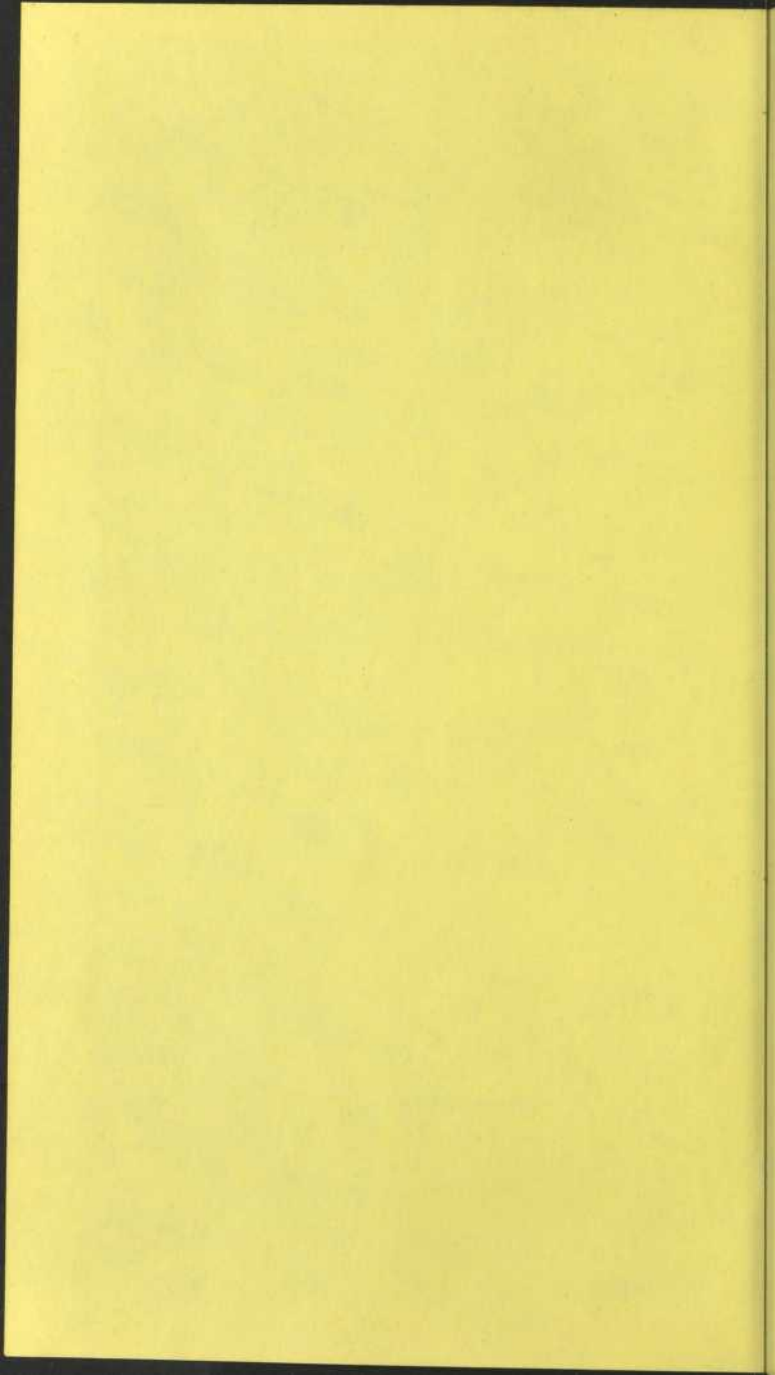


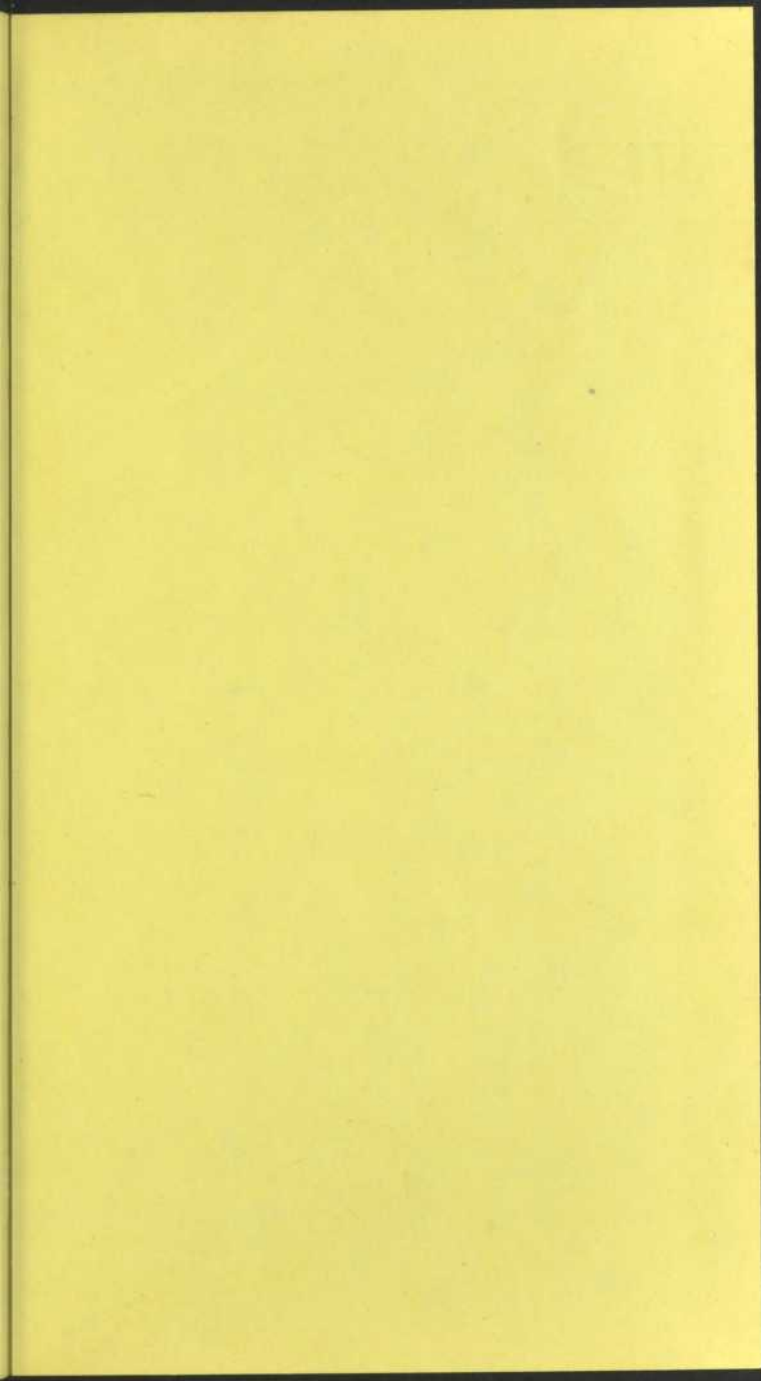
BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

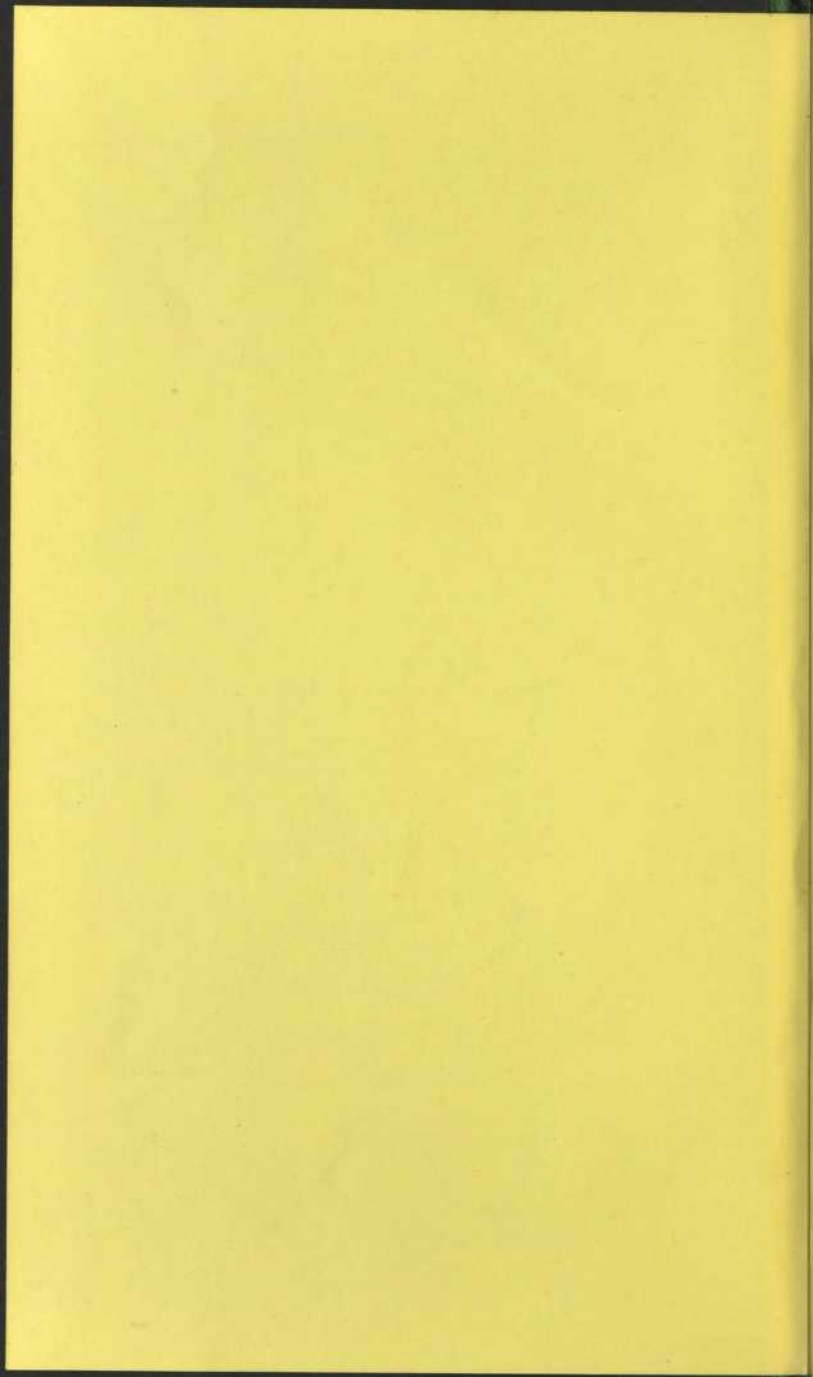


V. 8

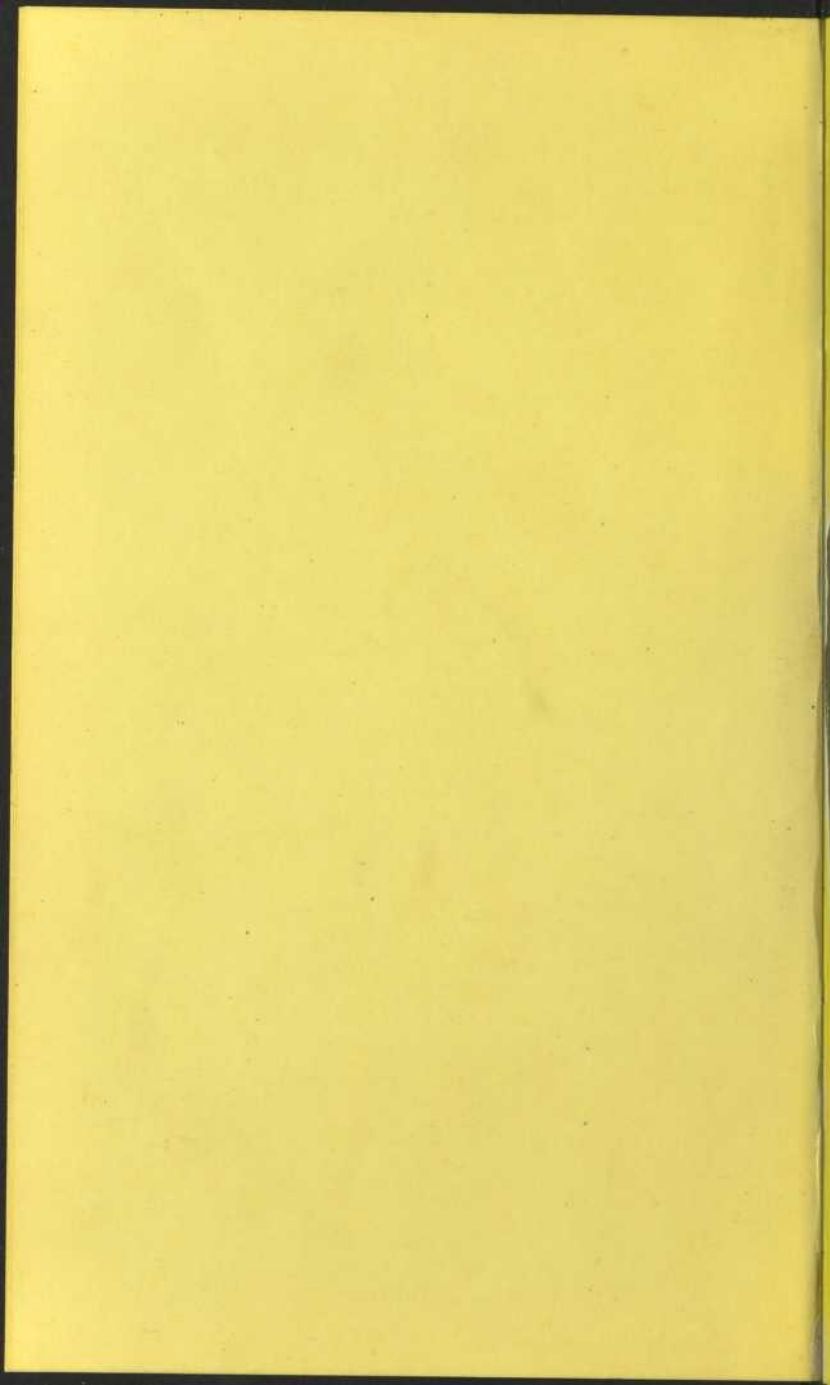










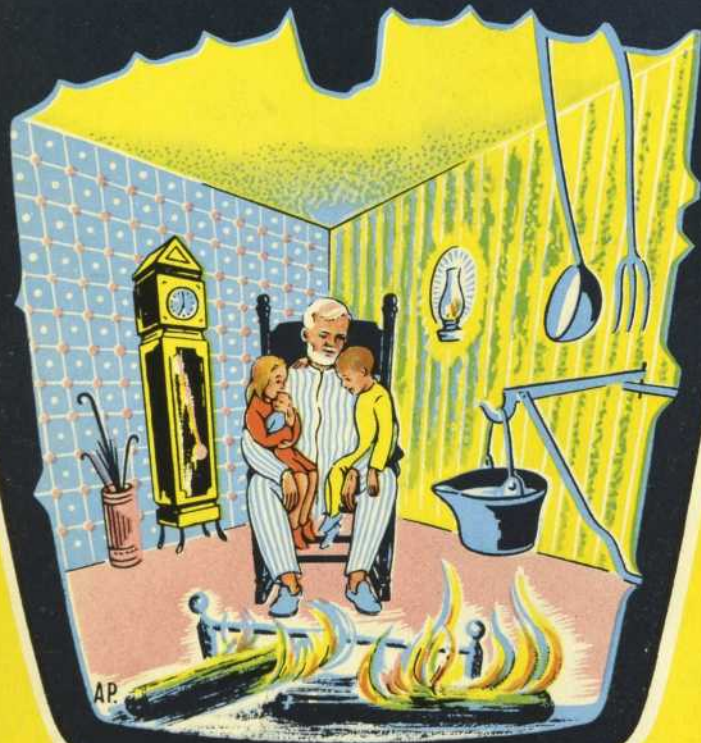


Les Contes du 90^e MILLE
Grand-Père Sept-Heures

LA FÉE DE LA MER VERTE

MARIUS BARBEAU

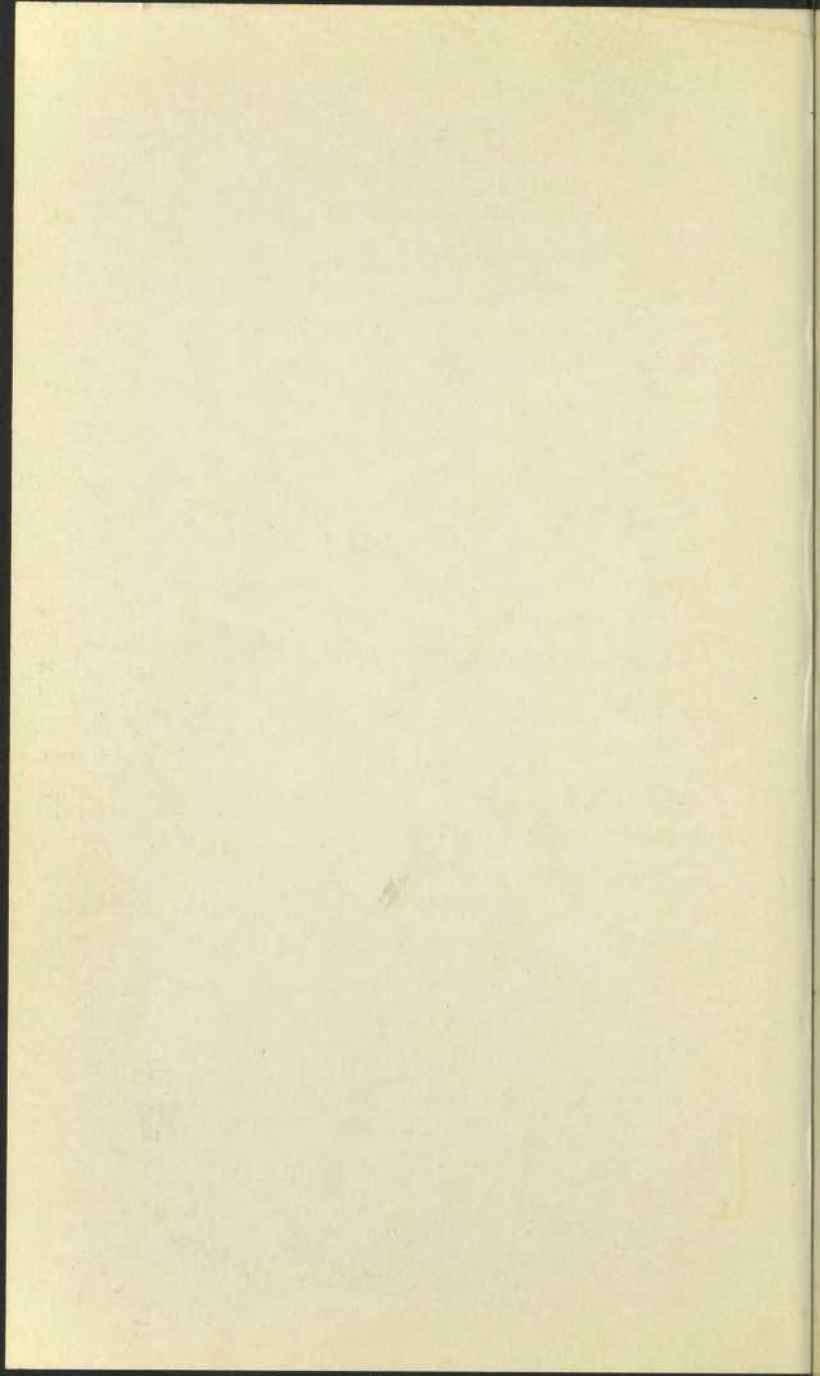
Illustrations d'ARTHUR PRICE



AP.

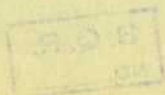
CHANTECLER

8



LA FÉE DE LA MER VERTE

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



À la mémoire d'ÉVELYN BOLDUC
qui fut une des premières, au Canada,
à recueillir des contes

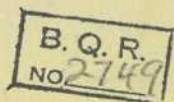
3103101.188
309.112-111A2

PZ

24.1.

B3Ee

Ts



LA FÉE DE LA MER VERTE



Il est bon de vous dire qu'il y avait, une fois, un vieillard bien pauvre. Lui, sa femme et leurs quatre enfants vivaient dans la misère. Une nuit, le feu prend à la maison et la brûle jusqu'au sol. Le vieillard de se lamenter :

— Que faire à présent, ma bonne-femme ? Il ne nous reste plus rien.

Les voilà partis, tous les six, le long de la route. Ils marchent, marchent, marchent.

Au détour du chemin, qu'est-ce qu'ils voient ? Une petite maison. Pan pan pan ! Ils cognent à la porte. Pas de réponse ! Personne ! Ils entrent.

— Eh bien ! ma femme, nous allons coucher ici, plutôt que de rester dehors, à la belle étoile.

Ils entrent et passent la nuit au repos. Le lendemain matin, ils se lèvent et cherchent tout alentour pour trouver des mar-

ques du propriétaire. Pas une marque, pas un chat !

— Écoute un peu, ma femme ! Demeurons ici jusqu'à ce qu'on nous dérange. Mais il faudra être soigneux, ne pas causer ici de dommages.

Là ils demeurent pendant trois pleines années, et contents, heureux, ils cultivent la terre.

Un beau matin arrive le prince, fils du roi.

— Bonjour, mes bonnes gens !

— Bonjour, monsieur.

— Voulez-vous bien me dire ce que vous faites ici, sur ma propriété ?

— Ah ! mon bon monsieur, je suis un pauvre homme, ma maison a brûlé jusqu'à terre. Mes enfants ne sont pas encore en âge de gagner leur vie. Sans abui et sans feu, nous nous sommes arrêtés ici en passant, pour la nuit; nous n'avons pas bougé depuis. Soyez donc bon, ne nous faites pas de misère !

— Savez-vous qui je suis ? Le prince Philidor, fils du roi Sans-Bruit.

— Monsieur le prince, vous êtes riche,

vous êtes puissant. Ayez pitié du pauvre monde que nous sommes !

Parmi les quatre enfants du vieillard, se trouve une petite fille, âgée de douze ans, fine comme une mouche, belle comme le jour. La voyant, la prince dit :

— Voici une belle enfant. Si vous me laissez l'emmener avec moi, je la ferai bien élever et instruire. En retour, je vous donnerai la terre et la maison que vous occupez.

Quand on est pauvre, on est bien obligé d'accepter des offres qu'on refuserait étant à l'aise.

— Ma pauvre enfant, que dit le père à sa fille, tu as entendu la proposition du prince. C'est mon opinion qu'il faut accepter. Sous sa protection, tu seras bien mieux qu'avec nous sur cette petite terre.

Ainsi, le prince emmène la jeune fille dans son carosse et les voilà partis pour le château du roi. Là, le prince dit à une servante :

— Tiens, voici une belle jeune fille. Je l'ai adoptée comme l'enfant de la maison. Qu'on en aie grand soin !

Puis il se rend à l'école et demande à la maîtresse de la bien instruire, lettres, écriture, catéchisme, arithmétique, dessin et couture, broderie . . . Tout s'arrange. La voilà à l'école. Jamais enfant ne profite mieux des soins qu'on lui donne et de l'instruction par l'école. Elle est heureuse.

Après trois années, à ses quinze ans révolus, la jeune fille était devenue grandette. Elle était belle. On ne pourrait être plus belle . . . peau blanche comme l'ivoire, grands yeux rêveurs, longs cheveux noirs jusqu'à la taille, et gracieuse de tous ses membres. Le prince l'appelle et lui dit :

— Je veux te parler à toi toute seule.

— Bon prince, que me voulez-vous ?

— Tu n'as pas oublié que je t'ai emmenée de chez tes parents, des pauvres gens qui n'auraient pas pu te faire instruire. J'ai pris soin de toi et te voici en âge de te marier.

— Monsieur le prince, je n'ai pas encore pensé au mariage.

— Il est temps d'y songer : tu as tes quinze années de faites. Que dirais-tu de m'épouser, moi qui ai les yeux sur toi ?

— Ah, monsieur, fils de roi ! vous voulez rire de moi. Je ne suis pas de votre rang ni de votre qualité.

— Tu es belle, fine comme aucune, je t'aime, je veux faire de toi ma femme.

— Peut-être êtes-vous sujet au changement ? Dans quelque temps . . .

— Aujourd'hui même, je veux t'avoir pour ma femme. Si tu y consens, tous les arrangements seront faits.

En disant : — Je suis la fille la plus chanceuse au monde ! elle tombe en pleurant dans ses bras.

Les noces — de petites noces bien paisibles — se font la journée même, le prince n'ayant pour parents que son père et sa mère, le vieux roi et la reine du royaume Sans-Ennemi.

Après quelques mois, Philidor, fils du roi Sans-Bruit, dit à sa femme :

— Tu n'as sans doute pas oublié tes parents. Moi non plus. Allons les voir !

— Ah ! mon mari, est-il possible que vous, fils de roi, vouliez voir de si pauvres gens, les plus humbles de vos sujets ?

— Oui, il en est temps. Tu ne les a pas revus depuis trois ans. J'ai fait atteler quatre chevaux à mon carosse. Nous sommes prêts à partir.

Passant dans une coulée, ils aperçoivent une petite serviette blanche déployée au milieu du chemin.

— Mon mari, une belle serviette blanche ! Permettez que je la ramasse !

— Ma femme, des serviettes, nous en avons au château autant qu'il nous en faut.

— Ce n'est pas pour l'usage du château que je veux la ramasser, mais pour mes parents qui sont bien pauvres.

Le mari, sensible à cette bonne pensée, se baisse pour ramasser la serviette. Sitôt qu'il y pose la main, une vieille bonne-femme lui saute à la gorge :

— Épouse-moi ou je t'étrangle ! C'est moi la fée Merline.

— Mais, bonne-femme, je ne puis pas vous épouser. Je suis marié. Voyez ma jeune femme assise dans mon carosse !

— Ah ! celle-là ? Elle n'est bonne qu'à faire une servante, dans la cuisine du château.

La jeune femme, pour sauver la vie de son mari qui est compromise, lui conseille de céder. Philidor est donc forcé de se soumettre au sortilège. La fée Merline monte dans le carosse et dit :

— Toi, la petite femme de rien, assieds-toi sur le siège en arrière !

Au lieu de se rendre en visite aux parents pauvres, ils reviennent sur leurs pas, mortifiés, silencieux. Au château, la fée Merline s'installe comme chez elle, prend la conduite du personnel et des affaires du royaume. Elle envoie la jeune femme à la cuisine, à gratter des chaudrons.

Merline est sujette à la fureur. De grand matin, au bout de sept jours, elle se réveille en tempêtant, prête à tout casser. Elle s'est aperçue que le jeune prince ne cesse de regretter son sort.

— Qu'on prenne la servante et qu'on me l'amène !

On appelle la servante. De rage, Merline lui tire les cheveux, lui déchire le visage de ses ongles et lui arrache les yeux, la rendant aveugle. Et elle ordonne à ses serviteurs :

— Qu'on aille dans la forêt la livrer aux bêtes sauvages ! Ce sera un bon débarras.

— Mais, ma femme ! proteste le prince Philidor.

— Avec moi, dit Merline, il n'y a pas de mais. Exécuteurs, conduisez-la dans la forêt, livrez-la aux bêtes et qu'il n'en soit plus parlé !

Les exécuteurs de ses volontés prennent la jeune femme et l'entraînent dans la forêt des bêtes hurlantes.

— Seigneur, grand Dieu ! se plaint-elle toute sanglante et aveugle, quel triste sort ! Du moins mon mari a eu la vie sauve.

Les bourreaux ont quelque pitié d'elle. Au lieu de la conduire jusqu'à l'ancre des bêtes pour qu'elle y soit dévorée, ils la laissent au milieu de la forêt, assise sur une souche. Jamais, pensent-ils, elle n'oserait revenir au château.

La jeune femme, après avoir bien pleuré, les mains devant le visage, se met à marcher, en tâtonnant. Elle marche, marche, marche et s'éloigne plus avant encore dans les bois. Tout à coup, elle entend un bûcheron frappant le tronc d'un arbre de sa

hache. Allant plus vite, elle se rapproche du bruit et se met à appeler :

— Eh, y a-t-il ici du monde ?

C'est un homme qui abat un arbre pour le chauffage.

— Bûcheron, pour l'amour de Dieu, ayez pitié de moi ! Il m'est arrivé un grand malheur.

— Que puis-je faire pour vous, pauvre femme ?

— Sauvez-moi d'une mort certaine ! Ramenez-moi chez vous !

— Mais ma cabane ne peut guère convenir à une dame comme vous. Puis ma femme est jalouse. Elle n'est pas toujours de belle humeur quand j'arrive. Qui sait !

— Emmenez-moi quand même ! Mourir dans le bois ou s'imposer chez vous, vaut mieux encore la vie.

Le bûcheron attelle, corde un peu de bois de chauffage dans sa charette, assied la femme au milieu et lui recommande de bien se tenir aux haridelles. Quand il arrive à sa cabane, sa femme sort en maugréant :

— C'est tout le bois que tu rapportes, aujourd'hui, paresseux que tu es !

— Ma femme, il est arrivé quelque chose de curieux. J'ai trouvé une femme dans la forêt. Veux-tu lui donner un refuge ?

La bonne-femme, en voyant la pauvre affligée dans la charette, change tout à fait d'humeur. Prise de pitié, elle dit :

— Bonne enfant, entrez dans la maison. Je prendrai soin de vous.

Elle lui tend la main, l'aide à descendre, la conduit au coin du feu. Après l'avoir fait asseoir dans sa meilleure chaise, elle lui baigne le visage, lui lave les pieds, qui étaient tout tachés de boue, et lui donne à boire et à manger.

Quelques semaines plus tard, la jeune femme donne naissance à un enfant — un joli petit garçon, Tit-Jean.

Dans les contes, tout va vite; dans celui-ci comme dans les autres.

L'enfant grandit. A sept ans, on l'envoie à l'école. Mais il n'est pas comme les autres. Pour cette différence les enfants du voisinage l'agacent, le persécutent.

— Qui est ton père ?

De père, il n'en a jamais eu. Il se croit orphelin de père.

— Où est ta mère ?

— Dans la cabane du vieux bûcheron.

— Tu es donc un enfant trouvé, sans père ni grands-parents.

Au retour de l'école, Tit-Jean demande en pleurant à sa mère :

— Maman, qu'est-ce qu'un enfant trouvé ?

— Mon cher, c'est un enfant qui n'est pas comme les autres, c'est un enfant qui est sans père ni grands-parents.

— Pourquoi n'ai-je pas de père ?

— Pauvre petit, je ne peux pas te le dire. C'est un secret.

— Où est ma mère ?

— Tit-Jean, c'est moi ta mère.

Le voilà consolé, puisqu'il a une mère, comme les autres.

Mais Tit-Jean est pauvre comme du sel, maigre et mal habillé. Les enfants lui crient, au sortir de la classe :

— Guénillou, guénillou !

Fâché, Tit-Jean sans père décide de ne plus retourner à l'école.

— Mon enfant, que vas-tu faire sans instruction ?

— Je m'en vais à la recherche de mon père. Il me faut un père, comme les autres.

— Mieux vaut ne pas l'essayer. Tu ne le retrouveras jamais. Il est remarié à une fée méchante qui m'a fait chasser à tout jamais du château. Toi, tu es né dans le bois, secrètement, dans la cabane du bûcheron. Si la fée apprend qui tu es, elle te fera pendre à la porte du château.

— Ma mère, vous m'en avez dit assez long. Mon idée est faite, je pars.

— Tit-Jean, pourquoi ?

— Pour retrouver mon père. Je me ferai reconnaître et je vous vengerai de la fée méchante.

— Bonne chance, mon enfant !

Le lendemain, sa mère lui donne trois galettes de sarrasin dans un sac, et il part d'un pas alerte, marche, marche, marche. A la brunante, il n'est pas encore sorti de la forêt. Le long du sentier, il voit une cabane de bois rond et, devant la porte, un bûcheron qui fend du bois.

— Bonsoir, grand-père !

— Bonsoir, mon enfant ! Où vas-tu de ce pas-là ?

— Grand-père, j'ai un long voyage à faire. Je cherche mon père. Je ne l'ai jamais vu ni connu.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Ma mère ne m'a jamais dit son nom.

— Comment espères-tu le retrouver comme ça ?

— C'est qu'il a épousé une fée méchante. Elle a chassé ma mère dans les bois.

— Tu ne m'en diras tant ! Tit-Jean, je sais de qui tu veux parler. Tout le monde dans le royaume est bien renseigné, comme moi. Mais d'où sors-tu ?

— De la forêt. Il y a là une cabane de bûcheron où vit ma mère, pauvre. Et moi, sans père, on m'appelle le Guénillou.

— Rentre ici ! Tu m'as l'air d'un bon enfant. Je vais t'aider.

Il lui donne à souper et à coucher et, au petit jour, à déjeuner. A son départ, il lui dit :

— Tit-Jean, voici trois galettes de blé de froment. Quand la faim te prendra, mangeles en pensant à moi.

— Merci, grand-père de toutes vos bontés.

— Écoute-moi bien, Tit-Jean, prends le chemin devant toi. Marche tout droit jusqu'à la ville. Tu y verras un château jaune, qui est au centre du royaume. C'est là que tu trouveras ton père, le roi Philidor. Frappe à la porte. Ton père lui-même ouvrira, sans te reconnaître. Demande-lui de t'engager comme serviteur au château. Et puis, tu verras. Bonne chance !

Parti, Tit-Jean marche, marche, marche. Rendu à la fourche des chemins, il s'arrête, mange une petite galette et reprend son chemin. En entrant en ville, il se retourne à gauche et voit un beau château tout jaune, reluisant au soleil.

— Bon, c'est ici !

Pan, pan, pan !

— Qui est là ?

— Monsieur le roi, je suis un pauvre jeune homme. Je cherche de l'emploi, mon premier emploi. Voulez-vous m'engager ?

— J'ai déjà un domestique. C'est assez. Passe ton chemin, petit vagabond !

— Cher bon monsieur le roi, ayez donc bon cœur ! Je vous servirai fidèlement.

— Bien, entre ! C'est dans mon parterre que tu vas commencer. Puis, on verra.

Tit-Jean se met à prendre soin du parterre, plante, arrache, sarcle. Là où il a mis la main, tout pousse de plus belle. Pendant quelques mois, tout va à merveille.

Mais, un beau matin, la fée devenue reine, sans qu'on sache sur quelle herbe elle a pilé, se lève en furie, jure, casse tout autour d'elle, fait la tempête. Regardant le petit jardinier, le marquant du doigt, elle s'en prend à lui et se met à crier :

— Ce petit garnement ne me dit pas grand'chose de bon. Personne n'a jamais su d'où il vient. Je me défie de lui comme de la peste. Qu'on s'en débarrasse ! Qu'on le pende à la porte du château ! A moins que demain, il ne me ramène le cheval Barbe-Grise de la clairière aux Chardons.

Tit-Jean est bien en peine, lui qui n'a jamais entendu parler de la clairière aux Chardons ni du cheval Barbe-Grise. Rien de plus pressé, il retourne voir son bienfaiteur, le vieillard qui fend du bois à la porte de sa cabane.

— Bonjour, grand-père !

— Bonjour, Tit-Jean ! Comment t'arranges-tu chez le roi ?

— Ne m'en parlez pas, grand-père. Tout marchait sur des roulettes, jusqu'à ce matin.

— Ce matin, la reine s'est levée enragée. Elle a dit que si, demain, je ne lui ai pas ramené le cheval Barbe-Grise de la clairière aux Chardons, elle me fera pendre à la porte du château. Jamais je n'ai vu ni connu de cheval de cette race !

— N'aie pas de chagrin. Tit-Jean, je vais t'aider. Mais tout d'abord, viens manger et dormir.

Au petit jour le lendemain matin, le vieillard lui donne trois petites galettes de blé de froment dans un sac, et dit :

— Quand tu auras faim, mange une petite galette en pensant à moi !

— Merci, grand-père !

— Prends le premier chemin à droite. Marche jusqu'au champ clôturé de fer. Dans la clairière aux Chardons, dans l'enclos, tu verras trois lions de garde, les animaux les plus féroces du monde. De l'autre côté de l'enclos est l'écurie qui renferme le cheval Barbe-Grise. En posant le pied dans

l'enclos, mange une galette et pense à moi. Sans que tu me voies, je serai debout à tes côtés pour te protéger. Surtout ne va pas faire de bruit, parce que les lions de garde se réveilleraient. Traverse l'enclos, pendant qu'ils dorment, et rentre dans l'écurie. Bride le cheval Barbe-Grise, qui est dans la barrière du fond. Pendus au mur, il y a trois mors de bride, le mors d'argent, ne le prends pas, il rendrait le cheval trop fringant; le mors de cuivre, ne le prends pas non plus, il le rendrait trop gaillard, mais le mors d'acier, mets-le dans la gueule de Barbe-Grise. Tout ira bien !

Tit-Jean suit ces directions à la lettre. Il pose le pied dans l'enclos, il mange la galette de blé de froment et pense à son vieux protecteur. Les trois lions sont endormis. Il se rend sur la pointe des pieds à l'écurie, entre, aperçoit les trois mors de bride, prend le mors d'acier et le pose dans la gueule de Barbe-Grise, selle le cheval, qui se met à hennir et à piaffer. Voilà les trois lions réveillés, rugissants. Tit-Jean monte sur Barbe-Grise, lui donne un coup de chapeau. Le cheval, d'un bond, saute par-dessus l'enclos dans la clairière aux

Chardons. Et les voilà partis filant comme le vent.

Dans le temps d'y penser, ils sont rendus au château jaune du roi Philidor et de la fée Merline.

— Madame la reine, annonce Tit-Jean. Voici le cheval Barbe-Grise. Allez le remettre.

— Est-il possible que tu aies pu le brider au nez des trois lions de garde ? Mon petit homme, tu n'as pas froid aux yeux !

Pendant quinze jours, la reine Merline est douce comme un agneau. Mais, n'en doutez pas, elle mijote sa chance. Un beau matin, elle se lève enragée, jurant, tempêtant, cassant tout, soulevant la poussière autour d'elle.

— Qu'est-ce que tu as encore ? demande le roi Philidor.

— C'est ton petit jardinier Guénillou que je ne puis pas souffrir. Il faut s'en débarrasser. Demain matin à neuf heures, s'il ne m'a pas rapporté le château de Cristal, qui est suspendu par quatre chaînes d'or au-dessus de la mer Verte, je le ferai pendre à la porte du château.

Tit-Jean, apprenant la nouvelle, est repris de tristesse, lui qui pourtant sert loyalement son maître. Il s'en va trouver son vieux protecteur, qui l'a déjà si bien aidé. Le vieillard une fois de plus est devant sa cabane; il fend du bois de chauffage.

— Bonjour, grand-père !

— Bonjour, Tit-Jean ! Qu'est-ce qui t'emmène, ce matin ?

— La fée Merline me fera pendre à la porte du château, demain matin à neuf heures, si je ne lui ai pas rapporté le château de Cristal suspendu par quatre chaînes d'or au-dessus de la mer Verte.

— Pas nécessaire de te chagriner, mon Tit-Jean. Je vais arranger ton affaire. Ça me connaît. En attendant, viens manger et dormir.

Au petit jour, le lendemain matin, le vieux bûcheron donne à Tit-Jean trois galettes de blé de froment, en disant :

— Prends le chemin qui est devant toi, marche tout droit jusqu'à ce que tu arrives au bord de la mer Verte. Là, en face, à deux arpents, tu apercevras le château de cristal suspendu par quatre chaînes d'or,

au-dessus de la mer Verte. Dans ce château habitent trois belles filles à marier. Défie-t'en ! Elles en font croire aux princes qui arrêtent pour les courtiser. Elles les font monter à leur balcon, en les tirant à elles par une corde attachée à mi-corps. Elles tirent la corde, mais aussitôt qu'ils sont rendus entre ciel et terre, elle coupent la corde. Et vlan ! Ils tombent et se noient dans la mer.

— Mais, grand-père, elles me joueront le même tour, à moi aussi !

— Ne leur fournis pas la chance de se débarrasser de toi, comme elles vont l'essayer. Voici un petit canot de papier. Tu vas le plier et le garder dans tes poches ; un petit aviron de bois, un petit violon de danse Bon-gré Mal-gré. En arrivant à la Mer Verte, déploie ton canot, mets-le à l'eau, assieds-toi dedans et nage de l'aviron jusqu'au château. Là tu verras les trois jeunes filles debout sur le balcon, le sourire aux lèvres, te regardant venir. Elles te lanceront un bout de la corde pour que tu te l'attaches à mi-corps. Avant de te l'attacher, fais-leur jurer sur la lumière de leur âme de ne pas la couper. Car elles gardent

toujours leur promesse. Puis, mange une petite galette de blé de froment et pense à moi. Bonne chance !

Tit-Jean, arrivé au bord de la mer, déplie son petit canot de papier et, à l'aide du petit aviron de bois, se met à nager, nage, nage, nage sur la mer Verte jusqu'au château. Les trois jeunes filles se tiennent debout sur le balcon, souriantes, et le regardent venir.

— Bonjour, beau prince ! qu'elles disent toutes les trois, d'une seule voix.

— Bonjour, belles demoiselles ! Je suis garçon à l'aventure qui cherche à se marier.

— Garçon à marier, c'est bon, c'est bien ! Venez nous faire part de vos goûts, à nous qui sommes filles à marier. Attachez-vous cette corde à mi-corps. C'est le seul moyen de monter jusqu'ici, au château de Cristal, deux arpents en l'air.

— Jamais je ne consentirai à m'attacher la corde à mi-corps, avant que vous m'ayez promis, sur la lumière de vos âmes, de ne pas couper la corde entre ciel et terre, en me tirant à vous.

— Puisque tu y tiens, nous le jurons.

Elles lui jettent un bout de la corde, il se l'attache autour de la taille et, d'un trait, elles le tirent entre ciel et terre. Il saute à pied levé sur le balcon et les trois jeunes fées, pimpantes et joyeuses comme des hirondelles, l'entourent et lui demandent :

— Quelle de nous voulez-vous épouser ?

Il choisit la plus jeune des trois. Elle est la plus aimable et la plus jolie.

Dans ces pays entre ciel et terre, les mariages se font vite. En disant : Soyons mariés ! les voilà tels . . .

Les fées, elles savent tout accomplir en un tournemain. Elles souhaitent la table des noces dressée. Et la table est là, dressée. Le mariage bat son plein. Tit-Jean dit :

— Divertissons-nous ! Un tour de danse ! Je vais jouer du violon, vous allez sautiller.

— Nous ne savons pas danser.

— Pas de différence ! Je joue si bien que tout le monde, en m'écoutant, doit danser bon gré, mal gré. Mais ma chère petite femme, elle, ne dansera pas . . . Je préfère la garder à mes côtés, par bel amour.

Tirant le violon et l'archet de sa poche,

il se met à jouer une tirelirette: Hé, zing, zing, zing, hé zing zing zing ! . . . Les deux jeunes fées, se tenant par la main, dansent en rond, la bourrée, la contredanse, jusqu'à ce qu'elles soient à bout d'haleine.

— Arrête, arrête, nous n'en pouvons plus !

Hé zing, zing, zing, hé zing, zing, zing ! Elles ne peuvent plus s'arrêter de danser. Le petit violon est sorcier. À la fin, épuisées, fondant de sueurs, elles tombent à terre, mourantes. Tit-Jean les saisit par la taille et les lance dans la mer Verte. Les voilà noyées toutes les deux.

— Mon mari, elles étaient mes sœurs. Pourquoi as-tu agi comme ça ?

— Tu sais bien qu'elles m'en voulaient à mort. Jalouses de toi, elles auraient mis le désaccord dans notre ménage. C'est à toi de choisir, d'elles ou de moi !

— Tu es mon mari ! N'en parlons plus. Viens visiter le château. Il est maintenant le mien.

— Oui, visitons le château !

Elle lui fait voir six chambres, la rose, la rouge, la bleue, la jaune, la verte et la

violette, toutes plus belles l'une que l'autre. Arrivée à la septième, elle veut passer tout droit :

— Ce n'est pas la peine de montrer celle-ci !

— Pourquoi passer tout droit ? Je veux les voir toutes.

— Mon cher mari, elle est pareille aux autres.

— Ma chère petite femme, pareille ou pas pareille, ouvre la porte, que je la voie !

— Puisqu'il le faut, viens !

Elle ouvre la porte. C'est une fort belle chambre. Au milieu se dresse une table et, sur un juchoir au centre de la table, se trouve une corneille. Au bec de la corneille pend un panier d'osier. Dans la corbeille quelque chose reluit — des yeux vivants, de beaux yeux.

— Ma chère petite femme, qu'est-ce que je vois là ?

— Mon mari, il faut donc tout dire ! Nous étions quatre sœurs, des fées, les deux que tu viens de noyer, une troisième — celle qui a fait arracher les yeux à la femme

du fils du roi; elle est maintenant sa femme.
Et puis, moi.

— Mais cette corneille ?

— C'est la vie de ma sœur, la femme du fils du roi. Si tu cassais les pattes, tu casserais les pieds de ma sœur. Si tu lui brisais les ailes, tu briserais les bras de ma sœur. Si tu lui tordais le cou, tu tordrais le cou de ma sœur.

— Ah ! ah ! ces histoires-là n'ont ni queue ni tête. Me faut-il les écouter ? Et cette petite manivelle au bout de la table, à quoi sert-elle ?

— Mon mari, cette manivelle a grand pouvoir, elle sert à transporter le château où je le souhaite. Tourne la manivelle trois tours à droite, en disant : — Château, sois transporté à la baie Verte ! Aussitôt le château y est rendu. — Sois transporté au pic de l'Aurore ! Et le voilà au pic de l'Aurore.

Va sans dire que le jeune homme écoute de toutes oreilles ce que lui dit sa jolie femme. Il a bien compris que ce sont les yeux de sa pauvre mère qui reposent dans la corbeille suspendue au bec de la corneille.

Pendant qu'ils descendent le grand escalier, il demande à la fée :

— Chère petite femme, les yeux dans la corbeille, y aurait-il moyen de les remettre à leur place naturelle ?

— Oui, mon mari ! S'ils sont remis avec affection dans leurs propres paupières, la femme à qui ils appartiennent reverra avec des yeux de quinze ans.

— C'est bon à savoir ! À présent, il est temps de danser. Dansons !

— Mon petit mari, mais je ne sais pas danser.

— Peu importe, ma femme. Je joue si bien le violon qu'en m'écoutant, on sait tout de suite danser.

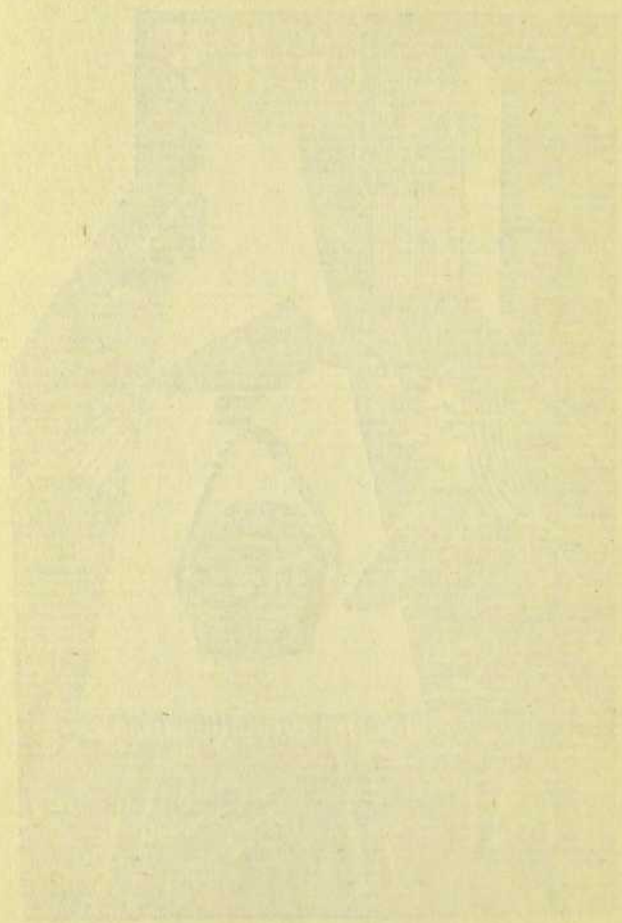
— J'ai peur que tu me traites comme tu as traité mes sœurs.

— Pas de danger, ma belle ! Je t'aime trop pour t'en vouloir.

— Sois bon pour moi, je t'en prie !

Le voilà qui dresse le violon, tire l'archet, se met à jouer : Hé zing, zing, zing, hé, zing, zing, zing ! Et elle danse comme une feuille de peuplier au vent.





— Arrête, arrête, mon mari ! Je suis fatiguée, je n'en puis plus.

Hé, zing, zing, zing, hé, zing, zing, zing !

La jeune fée chancelle, achève trois tours, puis tombe à terre, sans connaissance. Le jeune homme, qui la croit traîtresse comme ses sœurs, la saisit par le bras et la jambe et, dans le jeu de la mort et de la vie, la lance par-dessus bord, à l'eau. Vlan ! La voilà noyée comme ses sœurs.

Reste encore la pire, la fée qui a assujetti son père et arraché les yeux à sa mère.

Il monte en courant à la chambre enchantée de la corneille et de la table à manivelle. Il tourne trois fois la manivelle, en disant :

— Château, soit transporté en face de celui de mon père !

Cric, crac, d'un coup tout est en mouvement. Comme c'est la nuit, Tit-Jean ne peut pas voir au juste. Mais le château des fées lui paraît solidement établi, en face de celui de son père le roi. Il se couche et dort sur ses deux oreilles.

Le lendemain, de grand matin, le roi Philidor se lève et sort dehors. Que voit-il ? Droit devant son château il voit le châ-

teau de Cristal suspendu dans les airs par trois chaînes d'or.

— Oh ! la reine, viens vite ! Voilà un château sans pareil.

Sans prendre le temps de redresser sa câline, la reine sort. Toute pâmée de surprise, elle s'écrie :

— Est-il possible que le château de Cristal soit rendu ici, ce matin ! Seulement un petit garçon de talent a pu accomplir cette merveille !

Elle n'avait pas sitôt refermé la bouche que le garçon, réveillé en sursaut, sort sur son balcon :

— Bonjour le roi, bonjour la reine !

— Bonjour, jeune prince ! D'où venez-vous ?

— Du pays des fées. J'ai grand hâte de vous recevoir dans mon château.

Le roi accourt, sans attendre que la reine soit prête. Une fois qu'il est entré, le prince lui dit :

— Sire le roi, savez-vous à qui vous avez à faire ?

— Oui, je te reconnais. Tu es le petit

garçon que j'ai engagé comme l'enfant de la maison.

— Est-ce tout ?

— Et quoi encore ?

— Regardez-moi bien ! Je suis votre propre fils, l'enfant de la reine votre vraie femme, celle à qui la sorcière a arraché les yeux et qu'elle a fait bannir pour prendre sa place auprès de vous.

— Ah, mon enfant, que me rappelles-tu là ? Oui, ma pauvre femme à dû mourir dans le bois.

— Détrompez-vous, mon père, elle n'est pas morte ! Aveugle, elle vit toujours chez de pauvres bûcherons qui ont eu pitié d'elle. C'est elle qui m'a élevé. Venez avec moi dans la septième chambre; une surprise vous y attend.

Tous deux, ils montent à la chambre secrète.

— Mon père, consentez-vous à ce que je venge ma mère du mauvais sort qu'elle a subi aux mains de la méchante fée ?

— Mon enfant, j'y consens volontiers, si tu as le pouvoir de la vengeance.

Le jeune homme saisit la corneille, lui

casse les deux pattes, lui brise les ailes et lui tord le cou.

Des lamentations effroyables en même temps retentissent dans le château du roi en face. Et les serviteurs sortent en criant :

— La reine est morte !

On accourt pour s'en assurer. C'est bien vrai. Elle a les bras et les jambes cassés et le col tordu. Le roi, restant dans son plein pouvoir, fait atteler quatre chevaux à son carosse. Son fils est assis à ses côtés, portant la corbeille aux yeux. Tous deux se dirigent au grand trot vers la forêt. Ils cherchent le bûcheron de l'abattis.

De grands coups de hache ne tardent pas à fixer leur direction vers la clairière. Là ils aperçoivent la hutte du bûcheron. Le roi, sans plus attendre, saute du carosse. Mais :

— Attendez un peu, mon père le roi ! C'est à moi d'entrer le premier.

Tit-Jean entre dans la hutte :

— Bonjour, ma mère.

— C'est donc toi, mon enfant !

— Oui, ma mère ! Mon histoire est longue, mais je la ferai toute courte. J'ai trou-

vé mon père et le voilà. Je vous l'ai ramené. Dans la corbeille que j'ai à la main, j'ai vos yeux, pour vous les rendre.

Il s'avance vers la pauvre aveugle, soulève ses paupières et y remet avec affection les yeux que la fée lui a fait arracher. Aussitôt, sa mère voit clair avec ses yeux de quinze ans.

Le roi Philidor entre, prend sa femme dans ses bras, l'embrasse. Et je vous laisse à penser comme tout le monde est content, heureux.

— Maintenant, il faut récompenser ces bûcherons qui ont été bien bons, pendant bien longtemps, pour la mère et pour l'enfant.

— Mes amis, combien attendez-vous de moi, le roi, pour vos bons services ?

— Sire, mon roi, nous ne vous demandons rien. C'est à nous qui sommes vos sujets de vous servir.

Sans les écouter, le roi leur donne une bourse remplie d'écus d'or. Ils n'eurent plus, prenez-en ma parole, à souffrir de l'indigence qu'ils avaient connue jusque-là.

Quant à eux, le roi, la reine et le jeune

prince, ils retournèrent au château sans se presser. Ils se gardèrent bien de ramasser des mouchoirs le long de la route. Arrivant chez eux, ils firent dresser une grande table de festin, chargée de belles viandes, de fruits délicieux et des mets des quatre coins de la terre. Au grand banquet tous les sujets assistèrent comme toujours en pareille circonstance. Mais moi, le croirez-vous, ils n'eurent pas même la bonne idée de m'y inviter !

Et le beau château de Cristal suspendu par quatre chaînes d'or, voulez-vous savoir ce qu'il est devenu ? N'allez pas m'en demander plus long que je ne sais : la dernière fois que j'ai passé par là, il y était encore, à mille brasses dans les airs.

LA PRINCESSE LINÉTA

Il y a bien longtemps de ça, dans un pays éloigné, régnait un jeune roi très bon et très aimé de ses sujets. La famille royale, dans ce petit royaume, comprenait le roi, la reine et une jeune princesse du nom de Linéta. Âgée d'une douzaine d'années, cette princesse était jolie, ravissante au suprême, mais d'une santé très ébranlée. Pour cette grave raison, elle était entourée de soins et de prévenances, à tous les instants du jour et de la nuit. Ses parents et leurs servantes étaient dévoués et empressés autour d'elle. On pourrait bien penser qu'une princesse aussi cajolée, dorlotée, était gâtée d'exigences capricieuses. Mais, dans son cas, il faut se détromper. Si parfois elle avait des idées qui semblaient étonnantes, bizarres, elle n'en était pas moins bonne, douce, affectueuse et gentille.

Un jour, après s'être remise d'une crise qui avait jeté l'alarme dans le château, la petite princesse Linéta alla trouver son père et lui dit :

— Sire, mon père, j'ai aujourd'hui une grande faveur à vous demander.

Le roi qui, lui, savait affronter les grands et même aller au combat dans les guerres entre royaumes, se mit à trembler en entendant la voix frêle de son enfant. Que peut-elle donc désirer de si important, avec un air si mystérieux ?

— Enfin, dit-il en hésitant, qu'attends-tu de moi, mon enfant chérie ?

— Mon père, dans les derniers jours de ma maladie, une nuit, j'ai fait un rêve.

— Ma fille, quel rêve as-tu fait ?

— J'ai rêvé que je possédais l'oiseau le plus ravissant et le plus rapide au vol qui soit au monde. À cette pensée, qui ne me quitte plus d'un seul instant, je viens vous supplier de découvrir pour moi cet oiseau qui doit exister quelque part. Il est de la couleur du temps.

— Ma fille Linéta, je sais ce qu'est l'oiseau couleur du temps. Mais veuille m'en croire, il n'est pas facile à capturer. Mais, sois confiante, par tous les moyens possibles je vais chercher à te procurer cet oiseau rare.

Le lendemain, le roi envoya au plus vite ses gardes quérir la fée Valencia. C'était la seule qui pouvait communiquer avec les oiseaux de la terre. Elle se plaça volontiers au service du roi, pour le bon plaisir de la princesse Linéta. Il la chargea de parcourir les champs et les bois du royaume accompagnée d'un grand cortège de hérauts et d'émissaires. De sa part, ils devaient sommer, par ses représentants, un oiseau de chaque espèce de se présenter au rendez-vous de la clairière au Bois-de-Charme. Là, ils prendraient part à un grand concours de vol, et les espèces volantes qui n'y seraient pas représentées devaient être exterminées jusqu'au dernier sans miséricorde.

La mission confiée à la fée Valencia fut accomplie à la lettre. Au jour et au moment indiqués, un messenger vint annoncer à la famille royale que tous les oiseaux étaient rassemblés à la clairière du Bois-de-Charme, de l'autre côté de la forêt. Ils n'attendaient que le signal pour prendre leur envolée, dans le grand concours. Lorsque le roi, debout sur la citadelle, donna le signal, on vit apparaître au-dessus de la cîme des

arbres un petit nuage gris. C'était bien les oiseaux qui venaient à tire d'ailes dans la direction du château où s'étaient rassemblés les grands du royaume, heureux et joyeux qu'ils étaient d'assister à cette course d'un nouveau genre. La fée Valencia se tenait au côté de la jeune princesse Linéta, et toutes deux, le cœur palpitant d'émoi regardaient la gente ailée.

Bientôt on remarqua le vol d'un tel oiseau ou la rapidité d'un autre, tous possédés d'une incroyable émulation. L'aigle avec ses larges ailes étendues prenait déjà l'avance sur le reste de la volière en élan. Mais la princesse Linéta fut saisie d'inquiétude. Elle souffla à Valencia :

— Où donc est le petit oiseau couleur du temps que j'ai entrevu dans mon rêve ? Il n'est pas là, je ne puis pas le voir.

— Attendons et espérons, répliqua Valencia. Il ne devrait pas manquer à l'appel. Peut-être au dernier moment, aurons-nous une surprise.

Cette surprise se produisit en effet.

L'aigle, pendant la course, n'avait pas cessé de prendre les devants. Sur le point

d'atteindre la ligne marquée au terme de la course, il eut un moment d'hésitation et ralentit son vol, tournant la tête d'un côté et de l'autre. Il cherchait un point ferme où se percher. Cette incertitude lui fut fatale. À cet instant même, un tout petit oiseau couleur du temps, blotti sur son dos, prit son vol et lui passa par-dessus la tête, dépassant ainsi de juste la longueur de son petit corps, la ligne démarquée pour le terme de la course. La victoire ainsi gagnée, le petit oiseau couleur du temps vint se poser sur le genou de la fée Valencia, qui le prit et le donna à la princesse Linéta. Linéta, en recevant l'oiseau couleur du temps, auquel elle avait rêvé, ne put retenir un cri retentissant de joie. Tout le monde se retourna pour la regarder. Le roi, de son côté, s'était levé pour faire des reproches au petit rusé qui venait de ravir à l'aigle sa victoire bien méritée. Mais le cri de joie de Linéta le fit aussi se retourner vers elle. Voyant sur son visage un tel ravissement, il n'eut pas le courage de réclamer la justice au prix de son affection pour Linéta. Sous l'empire d'un tel affront, l'aigle reprit son vol et s'enfuit avec indignation. Il ap-

portait avec lui la haine contre l'homme et contre les oiseaux qui l'avaient frustré de sa victoire.

Depuis ce temps, l'aigle habite les pics inaccessibles et exerce contre les autres espèces vivantes sa vengeance. Il enlève de petits animaux terriens pour les apporter à ses jeunes aiglons, qui les dévorent. Le roi, bien qu'il fût très affecté de la fuite de l'aigle, ne proclama pas moins et sur le champ l'oiseau couleur du temps victorieux dans le grand concours. Il le nomma petit roi ou roitelet. On construisit de grandes volières dans la cour du château où le petit roi habita et où il prit ses ébats. D'autres oiseaux de couleurs variées ne manquèrent pas d'aller lui faire la cour. Avec le pouvoir de la fée Valencia le roitelet ailé vécut longtemps dans la volière royale. Linéta allait elle-même chaque matin soigner son petit favori. Elle y trouva la santé qui lui avait jusque-là manqué. Aussi il est inutile d'ajouter qu'elle devint la plus belle et la plus aimable jeune princesse qu'on ait jamais connue.

LA SIRÈNE ET LES TROIS HACHES

Une fois, il est bon de vous dire, un pêcheur était debout sur le pontage de sa barge et il bouettait ses crocs avec des coques fraîches, avant de pousser vers le large en mer pour pêcher la morue. Partant en degres [en descendant] à marée baissante, il prend sa hache et se met à appointir une cheville de bordage. Par mégarde il échappe la hache, qui tombe et disparaît dans la mer. La perte est grande pour un pêcheur pauvre comme du sel; il n'a que cet outil, sa barque et ses lignes pour nourrir femme et enfants, dans une cabane en bois rond sur le plain à l'Échouerie. Aussi, il se met à pleurer et à se lamenter à tous les saints.

— Ma hache, ma hache, saint Expédit !

Une sirène sort de la mer et lui demande pourquoi ses hauts cris.

Il répond :

— J'avais une hache, je l'ai perdue dans l'eau. C'est comme si j'avais perdu ma main droite.

— Patience ! répond la sirène. Je vais te la retrouver.

La femme à queue de poisson plonge à pic, fait sonner la hache sur le roc au fond, réapparaît ruisselante, pose la main sur l'étambot et de l'autre tend une hache au pêcheur. Elle est en or vif, luisante au soleil.

— Est-ce celle-ci ?

Tout surpris, les yeux écarquillés, il regarde :

— Non, ce n'est pas là ma hache. La mienne est en fer, puis elle est rouillée.

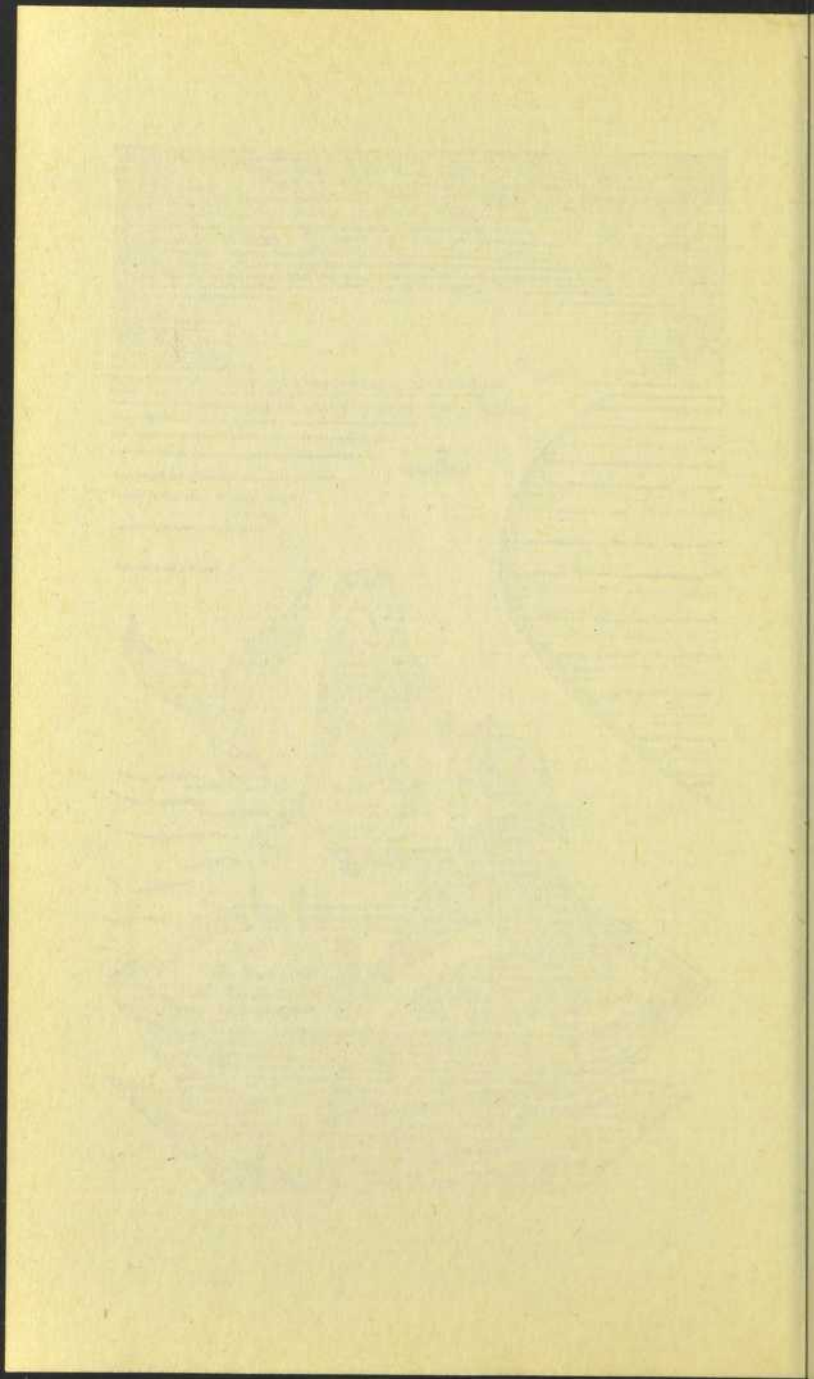
La sirène met la hache d'or à côté de lui, dans la barge. Puis elle replonge et fait sonner une autre hache sur le roc au fond. Remontant à la surface, elle lui offre une hache du plus bel argent. Le pauvre homme regarde la hache, qu'il trouve bien belle. Mais il est trop honnête pour accepter un outil qui n'est pas le sien.

— Ce n'est pas la mienne ! qu'il dit.

Elle pose la hache d'argent dans la barque à côté de lui et elle replonge, une troisième fois. Puis elle fait sonner une autre hache sur le roc au fond. Elle remonte et



A. J.



présente au pêcheur un outil de fer rouillé et peu coupant. Le bonhomme éclate de rire, tant il est content et, avec bien des remerciements, il prend sa hache.

— Celle-ci est bien ma hache.

Il veut lui remettre la hache d'or et la hache d'argent, mais elle refuse, disant :

— Toi, tu es un honnête homme. Tu peux garder ces trois haches. Fais-en ton profit.

Le soir, de retour chez lui avec les trois haches, il se met à bûcher de plus belle. Les arbres tombent à droite, à gauche. Rien de plus beau ! Ces haches sont pour lui un vrai trésor. Depuis ce jour, il ne connaît plus la misère et sa pêche en mer devient merveilleuse.

La nouvelle de sa bonne fortune, vous n'en doutez pas, n'a pas pris grand temps à courir la côte. D'autres pêcheurs, qui se croient bien plus fins que lui, veulent aussi tenter leur chance. À tour de rôle, ils jettent leurs haches et ils se mettent à crier :

— Ma hache, ma hache, bon saint Expédit !

Tout pareillement la sirène vient à leur aide et plonge dans la mer au fond. Elle

leur présente une hache d'or. Sans scrupules ils prennent la hache, en disant :

— Ça, c'est ma hache !

Pour les punir de leur fourberie, elle reprend la hache et dit :

— Tu es un fieffé menteur. Si tu veux la hache, plonge toi-même au fond.

C'est pourquoi, s'ils s'en tirèrent sans se noyer, ils ne manquèrent pas de végéter longtemps dans la misère noire.

JEAN GROS-BOIS

Une fois, il est bon de vous dire, c'était une veuve. Elle avait un seul enfant, un petit garçon, qui s'appelait Jean Gros-Bois. L'enfant grandit vite, comme dans les contes de Tit-Jean. Un jour, il dit :

— Maman, j'ai sept ans. Je m'en vais dans le bois pour y tordre du merisier. Si je réussis à en tordre, ce sera signe que je suis capable de gagner notre vie.

Il va dans le bois, met la main sur un merisier, donne un coup de poignet à droite, un coup à gauche. Bernique ! il ne réussit pas ! De retour à la cabane, il dit :

— Pauvre mère qui avez tant à travailler, il faut bien me garder encore sept ans ! Dans sept ans, sûrement, ce sera mon tour de gagner notre vie.

Au bout d'un autre sept années Jean, qui a beaucoup grandi, repart pour le bois, pour y essayer ses forces. Il met la main sur un merisier, le tord du premier coup comme une hart. Il en fait une corde. Revenu à la cabane, il dit à sa mère :

— À cette heure, je suis capable de gagner notre vie. Je pars et je vais m'enga-

ger comme serviteur chez le roi Tremblay.

— Bonne chance, mon petit garçon !

Arrivé chez le roi Tremblay, il frappe à la porte. Le roi vient en personne lui ouvrir . . . Dans ce temps-là, les rois étaient comme tout le monde.

— Tiens, tiens ! qu'il dit, Jean Gros-Bois, quelle brise t'amène de ce pas-là ?

— Sire mon roi, n'auriez-vous pas besoin d'un engagé, bon à tout faire ?

— Oui, je suis prêt à te prendre à mon service si tu veux aller battre au fléau, dans ma batterie à la grange d'en haut, à la Rémi.

Engagé, Jean Gros-Bois monte à la grange de la Rémi, puis descend à la grange de la Mare, cherche partout un fléau. Il n'en trouve pas l'ombre d'un. Revenant trouver son maître, il dit :

— Sire le roi, où avez-vous mis le fléau, je ne peux pas le trouver ?

— Mon petit garçon, là où on met toujours le fléau — sur les entrails. Prends la peine de lever les yeux sur les poutres dans le comble, regarde bien !

— Mais, sire mon maître, j'ai regardé. Ce n'est pas un fléau que j'ai vu sur les

entraits, c'est une hart, qui n'est pas grosse comme mon poignet. C'est pas avec ça que je vais perdre mon temps à battre le grain dans la batterie. Attendez, je vous en donnerai des nouvelles !

Il s'enfonce dans la forêt, arrache un merisier, se coupe un fléau gros comme une tonne, long comme une perche et le manche deux fois plus long en proportion. Et à son maître il dit :

— Donnez-moi du cuir blanc, pour attacher le fléau au maintien.

— Combien t'en faut-il ?

— Tout un quatre-côtés.

— Sapristi, dit le roi, tu n'y vas pas de main morte, toi ! Dans un quatre-côtés, il y en a bien pour trois fois dix maintiens ordinaires. Monte au grenier, tu en trouveras un.

Jean Gros-Bois prend un quatre-côtés, l'emploi tout entier; il n'y en a pas un pouce de trop.

Une fois le fléau achevé, tout luisant, Jean Gros-Bois s'en va à la batterie d'en haut, lève le maintien, fait tourner le fléau trois fois dans l'air autour de sa tête. Le

fléau siffle zzz ! s'abat sur le grain qui recouvre la batterie un pied d'épaisseur.

— Bang !

La grange fait ni un ni deux. Elle s'écroule plat à terre.

Quand le roi entend le bruit, un vrai tremblement de terre, il accourt à la grange. Apercevant le dégât, il en reste estomaqué.

— Mon petit jeune homme, on peut bien t'appeler Gros-Bois. Dans le royaume, jamais on n'a connu ton pareil !

Pris de peur, le roi Tremblay revient au château et dit à sa femme, la reine Tremblette :

— Ma femme, il faut se débarrasser du nouveau batteur de grain ; il est bien trop puissant pour la besogne. D'un seul coup de fléau, il vient de jeter à plat grange et batterie.

— Mon pauvre mari, qu'allons-nous devenir :

— Ne dis pas un mot, je vais arranger son affaire sans qu'il s'en doute.

Le lendemain, de grand matin, le roi Tremblay fait charger la grande charrette à double essieu de trois douzaines de poches de grain. Elle est remplie jusqu'aux échel-

les et aux haridelles. Il y fait atteler deux paires de taupins, les plus forts de l'écurie. Puis il dit à Jean Gos-Bois :

— Va conduire ce voyage au moulin de César, dans la baie du Bois-Noir.

Jean commande aux taupins :

— Marche !

Les taupins essaient de tirer la charrette; les traits s'étirent, les roues craquent. Rien n'avance. La charge est trop pesante.

— Marche, merde de bœufs ! crie Jean Gros-Bois, levant le fouet.

Mais rien ne bouge. Jean fait claquer le fouet avec un tel bruit — clic, clac ! — que les bœufs, fauchés, tombent à terre. Plus moyen de les relever !

— Sire mon roi, dit Gros-Bois, pas besoin de vos mouches de taupins. Je m'attelle moi-même à la charrette.

Il prend les menottes dans ses mains et, sans plus de cérémonie, il dit :

— Ourche, mourche !

Le voilà parti au galop. La poussière de la route s'élève en un nuage, recouvre le village de la Baie. En un rien de temps, Jean Gros-Bois et sa charge de poches arri-

vent devant le moulin de César, au Bois-Noir.

César — le diable lui-même — est en frais de moudre du grain aux grandes meules grinçantes.

Gros-Bois prend un sac de grain dans chaque main, les envoie voler par la grande porte ouverte dans le moulin et demande au meunier César :

— As-tu le temps de moudre le grain du roi Tremblay ?

— Oui ! répond César, sans même tourner la tête pour voir à qui il a affaire.

Pendant que les montages continuent à grincer, et que Jean lance les trois douzaines de sacs dans le moulin :

— Tiketi tiketi tiketac tiketi tiketi tike-tac ! font les moulanges en tournant et en lançant des étincelles un mille à la ronde.

En engrenant le grain dans les moulanges, César en prend une poignée et la jette par-dessus son épaule gauche, dans les yeux de Jean Gros-Bois, qui en est un moment aveuglé.

Gros-Bois dit :

— Ma foi de gueux ! tu ne comptes tou-

jours pas m'aveugler comme ça bien longtemps !

César, en ricanant et en grinçant des dents, jette une autre poignée de grains par-dessus son épaule gauche. Gros-Bois, une deuxième fois, en est tout aveuglé, tandis que les meules continuent à tourner :

— Tiketi tiketi tiketac tiketi tiketi tike-tac !

— Si tu m'en jettes une troisième poignée comme ça, mon vingyenne, tu vas entendre parler de moi !

Prétendant n'avoir rien entendu, César prend une troisième poignée, la jette par-dessus son épaule gauche et Jean en est aveuglé. Il se frotte les yeux, pendant que les moulanges continuent à moudre en lançant des étincelles à un mille à la ronde.

— Mon tord gueux ! crie Jean Gros-Bois, nous allons faire un maître !

Il saisit le fléau au fond de la charrette et, en levant le maintien, le fait tourner autour de sa tête zzz ! Le meunier César, saisi de frayeur, se met à trembler comme une feuille dans un tourbillon de vent.

— Ah ! pas ça, pas ça ! se met-il à sup-

plier Jean Gros-Bois. Il se joint les mains et se tord les bras.

Gros-Bois n'en continue pas moins à faire virer son fléau, si bien que le toit du moulin hanté du méchant en est soulevé de cent pieds.

— Arrête ! Arrête ! continue César à se lamenter à tous les saints : Saint-Loup, Saint-Pierre, Saint-Blagousse, Saint Pis-Sec, Sainte-Miscoutine, Saint Marius-Sales, Saint Codinde, Saint-Éboulis ! Lâche-moi, lâche-moi, mon cher Gros-Bois ! Je n'aurai plus aucun droit sur toi !

— C'est entendu, dit Jean, posant son gros fouet. C'est promis, les deux mains sur ma conscience !

Jean Gros-Bois, satisfait, prend sa mou-lée — trente-six poches pour les vingt-quatre de grains — et, s'attelant de nouveau aux menoires, tire sa charge jusqu'au château du roi Tremblay.

En le voyant arriver, le roi, déçu, dit à la reine Tremblette :

— Pas moyen de se défaire de ce gars-là ! À coup sûr, il va tous nous détruire. La prochaine fois, je l'enverrai à la guerre contre le seigneur Nairne de la Rivière-au-

Tonnerre, qui est un Écossois, soldat de carrière. Il possède un gros coffre-fort rempli d'écus d'or de la farouche Angleterre.

Il paraît qu'il l'a, de fait, envoyé comme ça à la guerre, un seul homme, armé rien que d'un gourdin, faire face à la troupe des Écossois, par delà les montagnes des Éboulements. Ces Écossois, le poil aux pattes et les broussailles au torse, portaient les noms de: Fraser, Blackburne, Harvey, Campbell, Cabot, Taft, Patrick, Morgan, Mackenzie, et coetera et coetera. Quand ils voient Jean Gros-Bois, fort comme Brabant, descendre les côtes comme une tempête du nord, ils sortent les gros canons Georges III de leurs granges et ils se mettent à tirer à bout portant sur le gros soldat du roi Tremblay de la Baie. Les boulets et les balles, sans parler de la mitraille, grêlent sur les membres de Gros-Bois avec un crépitement de grêle. De ses mains il se frotte comme pour chasser des maringouins.

— Qu'est-ce que c'est que ça, se demande-t-il, des brûlots d'automne qui me piquent ?

Jouant de son gourdin, il s'avance vers

l'armée écossoise, réduit les canons au silence, fait prendre la poudre d'escampette aux soldats et s'empare du gros coffre-fort rempli d'écus d'or. Il soulève le coffre-fort comme s'il eut été aussi léger que la cassette du seigneur Comporté. Il pose le coffre-fort sur ses épaules et il le rapporte par monts et par vaux à son maître le roi Tremblay.

Le roi, à sa vue, pense beaucoup moins au succès de sa guerre et à la prise du coffre-Fort qu'à sa propre sécurité. Il s'en va dire à la reine Tremblette :

— Jamais il n'y en a eu d'aussi puissant que ce gars-là. Sûrement qu'il va finir par tous nous détruire !

— Jean Gros-Bois, mon bon serviteur, si tu veux aller chercher, au fond du puits de la Canardière, le trésor des anciens Jésuites qui y fut caché au temps de la guerre des Anglais et jamais retrouvé depuis, je te le donne quitte de tout prélèvement.

Gros-Bois, qui n'a pas oublié sa pauvre mère dont il gagne la vie, est bien encouragé de cette promesse. Il se rend à la canardière avec une troupe de sapeurs que le roi a mis à son service, avec chevaux, traînes et charrettes.

Faut dire que le puits de la Canardière, depuis plus de cent ans, avait été comblé de pierre et de terre forte, pour qu'il ne soit plus parlé du trésor des anciens Jésuites, qui avaient été bannis du pays. Force est donc de recreuser le puits de peine et de misère. Jean Gros-Bois lui-même y travaille à la grosse pelle et de ses mains et, descendu sous terre, il lance comme un volcan les rocs et la terre cent pieds à la ronde. Les sapeurs du roi Tremblay, qui ont reçu l'ordre d'enterrer Gros-Bois vivant, rejettent pierres et débris sur la tête du creuseur au fond du puits. Jean, sous terre, se met à crier à tue-tête :

— Sire, mon roi, arrêtez vos poules de gratter du gravois en picossant. Ça me bouche les yeux, ça me chatouille les oreilles. Si je monte, je vais leur tordre le cou à vos poules, pour m'en faire un ragoût à la margoulette, saupoudré de ciboulette.

Mais les cailloux continuent de plus belle à pleuvoir sur sa tête. Il sort du puits et se met à courir de tous côtés, après les poules et les canards de la Canardière. Il tord le cou de tout ce qui lui tombe sous la main, dans les poulaillers du seigneur Giffard,

du seigneur du Chesnay, des habitants Maheux, Jobin le balladin, Bédard le goguenard, Gendron, Vachon, Trudelle à la gamelle, Lemieux à qui mieux mieux . . . La besogne une fois faite, Jean Gros-Bois revient au puits de la Canardière et reprend l'ouvrage qui est toujours à recommencer.

Les sapeurs du roi Tremblay, qui cherchent à l'enterrer vif, lui jettent sur la tête la grosse moulange du moulin du Saut-à-la-Puce — elle pesait mille livres tout au moins — La moulange lui glisse autour du cou comme un collier.

— Sire mon roi, dit-il en sortant du trou, est-ce vous qui m'avez fait jeter comme ça un chapeau sans calotte sur la tête ? Il m'est entré jusqu'aux épaules.

Se tirant la tête hors de ce collier de pierre, Gros-Bois le jette par terre et déclare :

— Des chapeaux comme ça je n'en ai pas besoin. Gardez-les pour vous et pour vos meuniers ! Pour moi, j'ai résolu à partir d'aujourd'hui de travailler à mon compte.

— Mon cher Jean Gros-Bois, tu es l'homme le plus fort de la terre. J'ai eu tort de chercher ta perte. De moi ou de toi, tu

es le plus puissant, et aussi le meilleur garçon, sans méchanceté ni malice. Si tu y consens, je vais te donner la moitié de mon royaume, à partir de la rivière du Gouffre à aller jusqu'à la Goudronnerie.

— Sire mon roi, sans doute votre offre est faite de bon cœur, mais je ne tiens pas à partager votre couronne ni vos biens. Gardez-les ! Donnez-moi seulement le coffre-fort que j'ai pris aux Écossois de la Rivière-au-Tonnerre. Avec les écus d'or qu'il contient je m'en retournerai chez ma vieille mère qui m'a élevé jusqu'à quatorze ans et je la ferai vivre comme il faut jusqu'à ce qu'elle ait quatre-vingt-quatorze ans.

On dit que Jean Gros-Bois est toujours resté chez sa mère la veuve, qui ne s'est jamais remariée. Ils ont toujours bien vécu. J'ai passé là l'automne dernier. Ils m'ont paru bien portants.

SOURCES

LA FÉE DE LA MER VERTE: conte appris par M^{lle} Evelyn Bolduc de Joseph Bolduc dit « Barras », à Saint-Victor, Beauce, en 1916. Publié dans *The Journal of American Folk-Lore*, janvier-mars, 1919. Pages 90-97.

LA PRINCESSE LINÉTA: communiqué par Adélard Lambert et publié conjointement par l'auteur et Pierre Daviault dans *The Journal of American Folk-Lore*, août-septembre, 1940. Pages 157-159.

LA SIRÈNE ET LES TROIS HACHES: recueilli sur ruban magnétique (Bobine 110W, enrégistrement 1266gd), par Luc Lacourcière d'Onias Ferron, 19 ans, de Saint-Raphaël-sur-mer, îles Shipagan, Nouveau-Brunswick, en août 1952. La présente forme est littéraire. La version authentique est reproduite dans « Nos Traditions à l'Université » (*Symposium*, Université Laval, 1952).

JEAN GROS-BOIS: est une adaptation en langue moyenne du conte de « Petit-

Jean-Petit-Bois » recueilli en 1915, d'Achille Fournier, à Sainte-Anne de la Pocatière, Kamouraska, et publié dans *The Journal of American Folk-lore*, en janvier-mars 1916, pages 82-84.

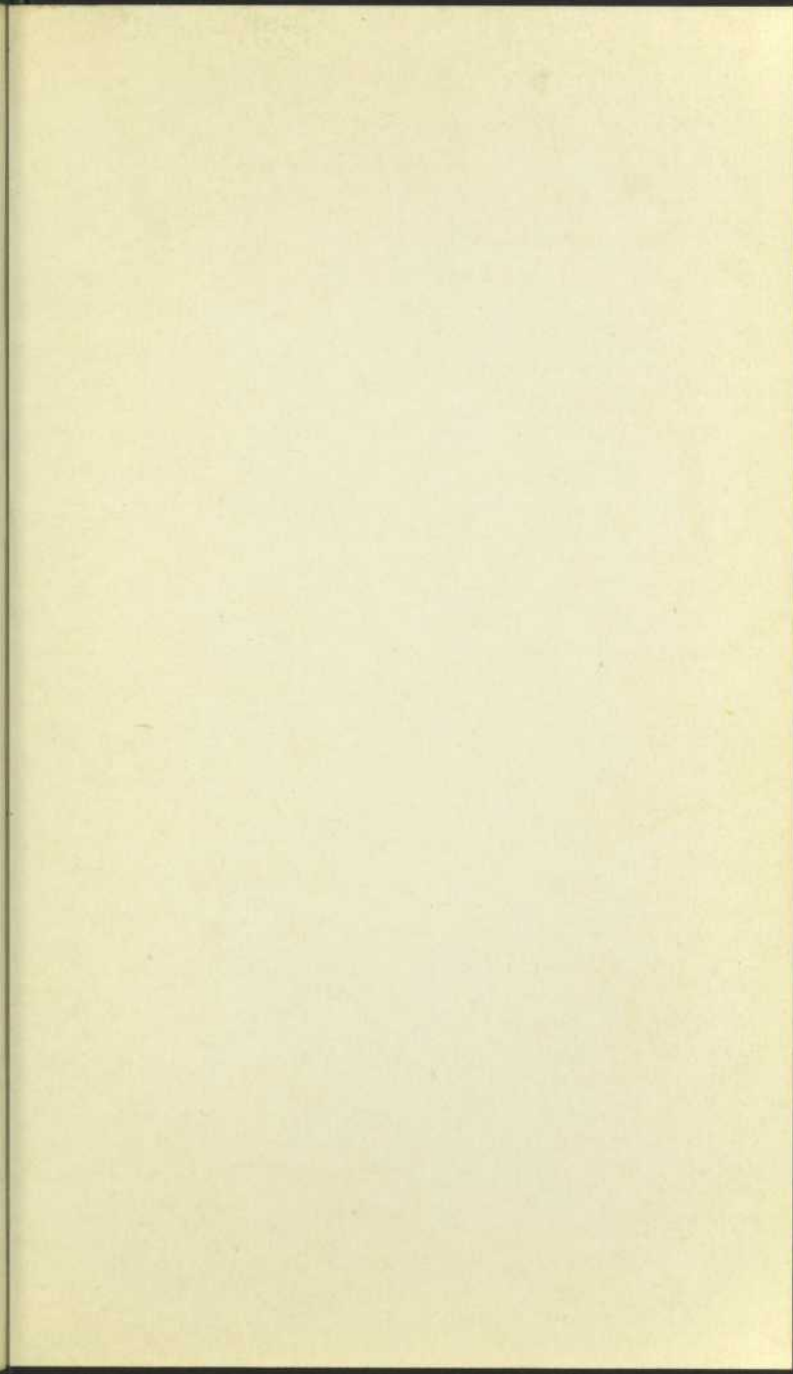
TABLE DES MATIÈRES

La fée de la mer Verte	3
La princesse Linéta	37
La Sirène et les trois haches	43
Jean Gros-Bois	49
Sources	62

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE
•63•

*Achevé d'imprimer à Montréal (Canada)
le vingt juillet mil neuf cent cinquante trois
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*

• 64 •



Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

90e mille

PREMIÈRE SÉRIE (épuisée)

- 1 — LE PHÉNIX DORÉ
- 2 — LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES
suivi de : LA BELLE JARRETIÈRE VERTE
- 3 — LA PRINCESSE DU TOMBOSO
suivi de : TARABON — LE DRAGON DE FEU
- 4 — L'EAU QUI RAJEUNIT
suivi de : LES CHEVEUX D'OR
- 5 — LA FONTAINE DE PARIS suivi de :
POISVERT JOUE DES TOURS | LE BÂTON D'OR
MONSIEUR MICHEL MORIN | L'OEUF DE JUMENT
LE BONHOMME OUI-OUI | LE P'TIT P'TIT MARI
JEAN BARIBEAU
- 6 — LA BAGUE DE VERTU suivi de
SALADE ET POMMES D'OR — THOMAS-BON-CHASSEUR

DEUXIÈME SÉRIE

- 7 — LE MEUNIER SANS-SOUCI
suivi de : CRIQUETTE EST PRIS — MARCHDON, PLUSVITE
LE BANDIT VERGINO — BRICOLET — BÂTON, TAPE
- 8 — LA FÉE DE LA MER VERTE suivi de :
LA PRINCESSE LINÉTA — LA SIRÈNE ET LES TROIS HACHES
— JEAN GROS-BOIS
- 9 — LE FANTÔME INGROUILLABLE suivi de :
TIT-JEAN DÉLIVRE LA PRINCESSE — LES TROIS POILS D'OR
- 10 — LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE suivi de :
L'OISEAU D'EURÉMUS — LE ROI AVARE — JEAN-LE-SOT
— UN GROS AGRÈS — LE LOUP MENTEUR — OUVRE-MOI
TA PORTE — LE SABRE DE SEPT-LIEUES
- 11 — LE MIROIR QUI PARLE suivi de :
L'AMULETTE DU PARFAIT BONHEUR
LA MONTAGNE D'IVOIRE — MORVETTE ET POISSON D'OR
LE ROI FAIT BATTRE UN BAN
- 12 — LE MONSTRE VAIR suivi de :
L'AIGUILLE QUI PARLE
RICHARD-SANS-PEUR — CAPUCHE-BLEUE

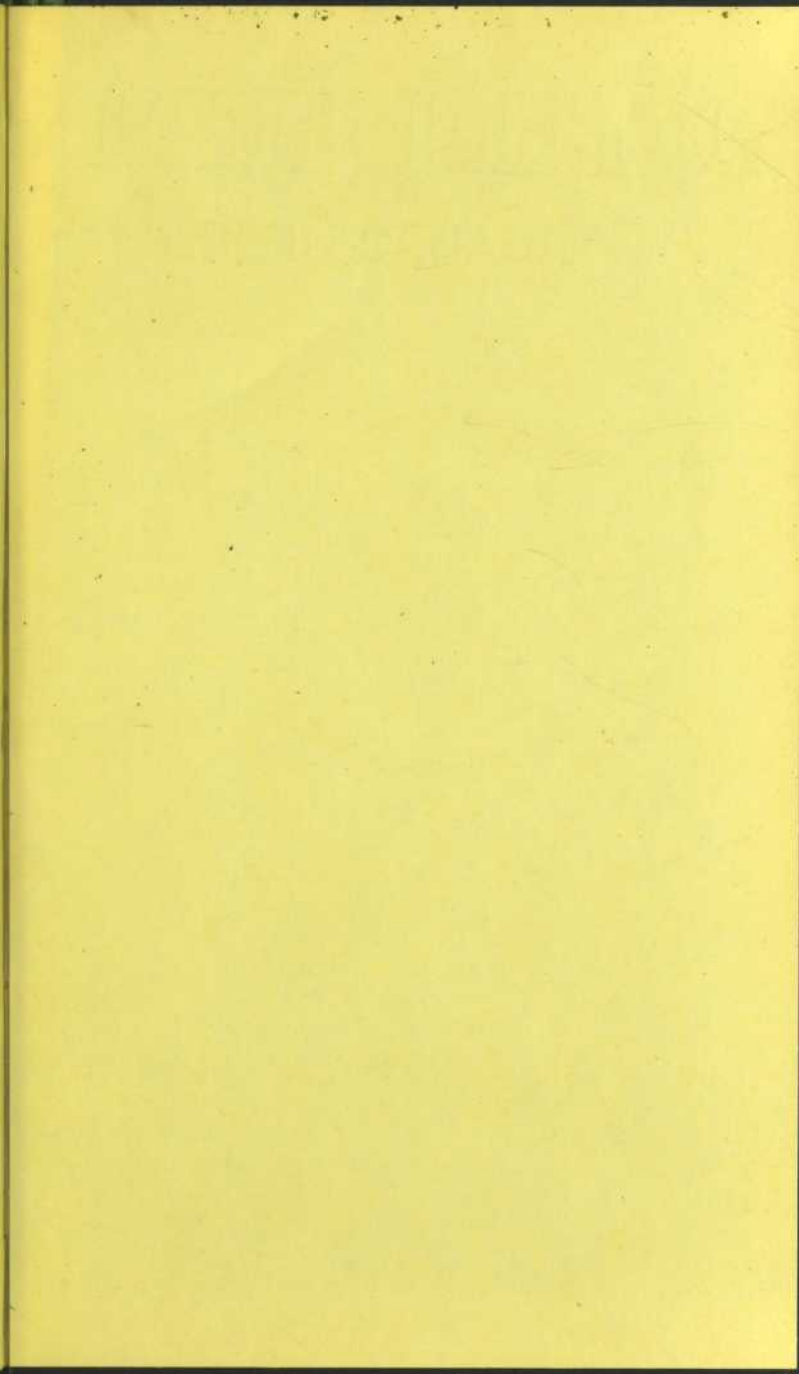
LES ÉDITIONS CHANTECLER

Ltée

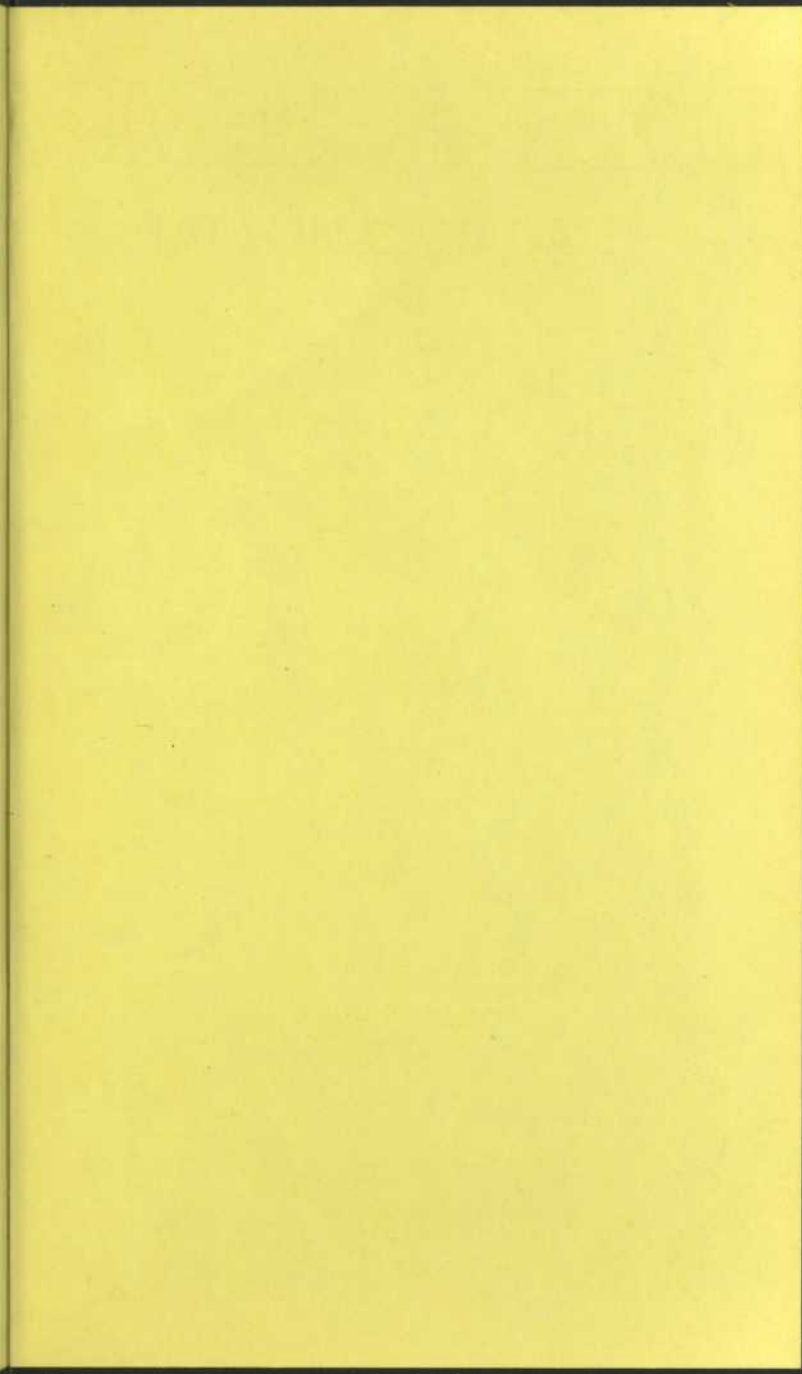
8125, ST-LAURENT

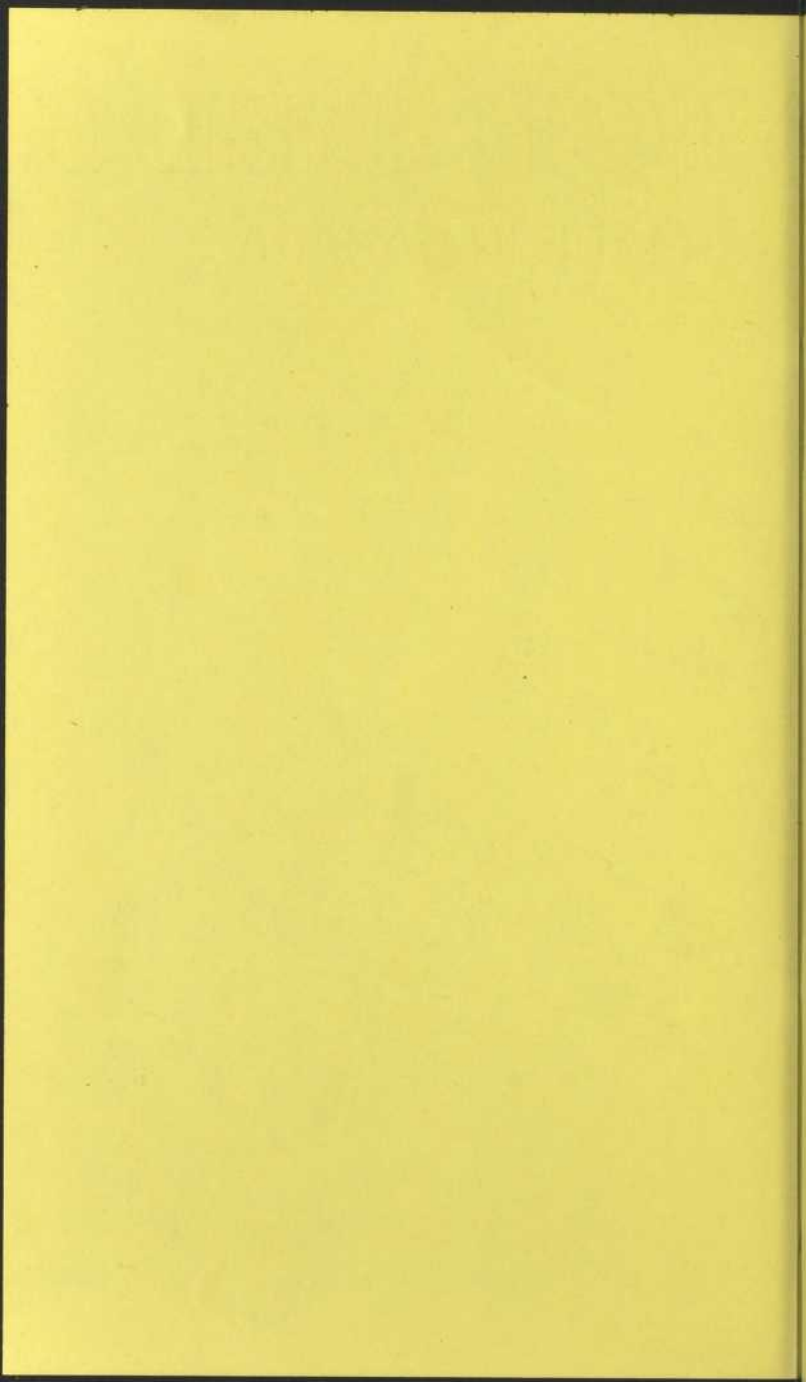
MONTRÉAL-14

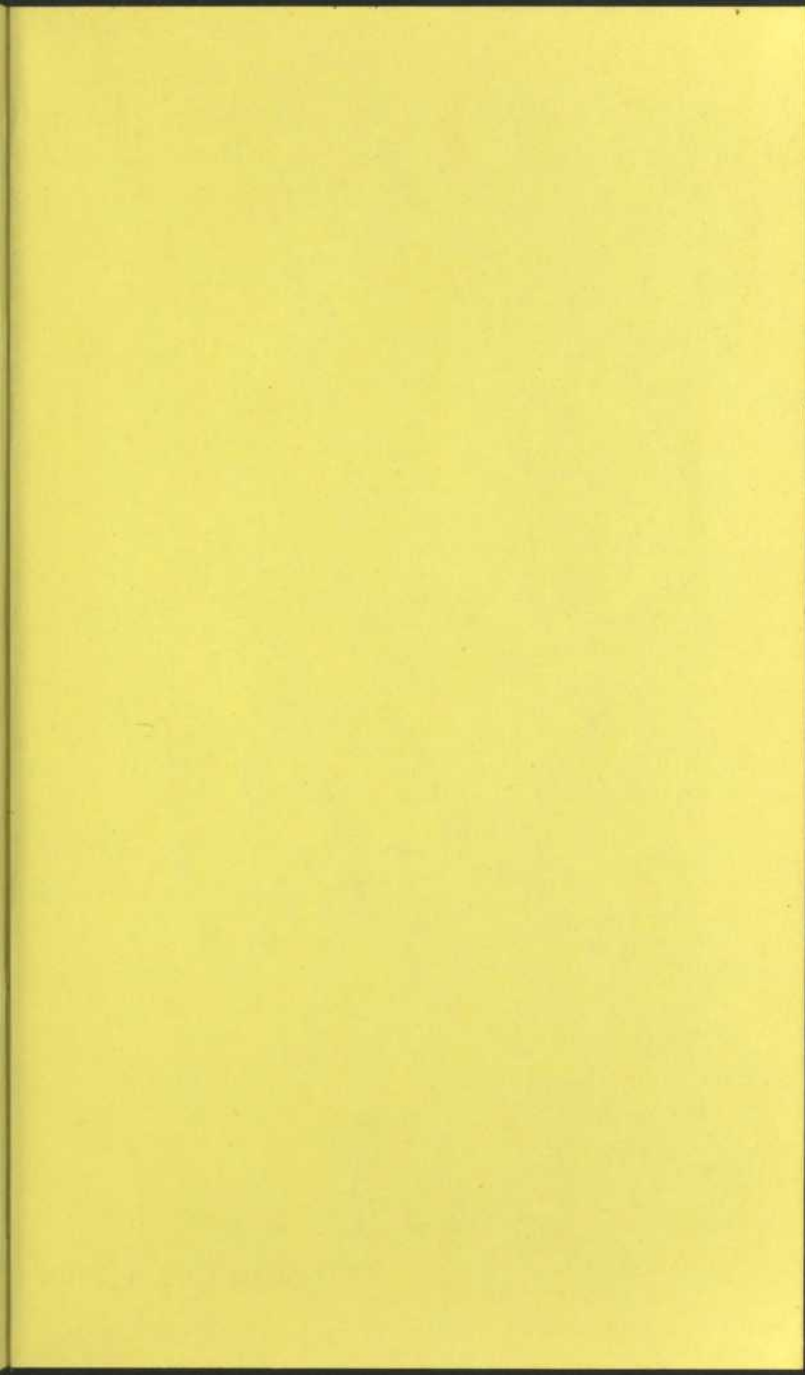
DUpont 8-5781 *

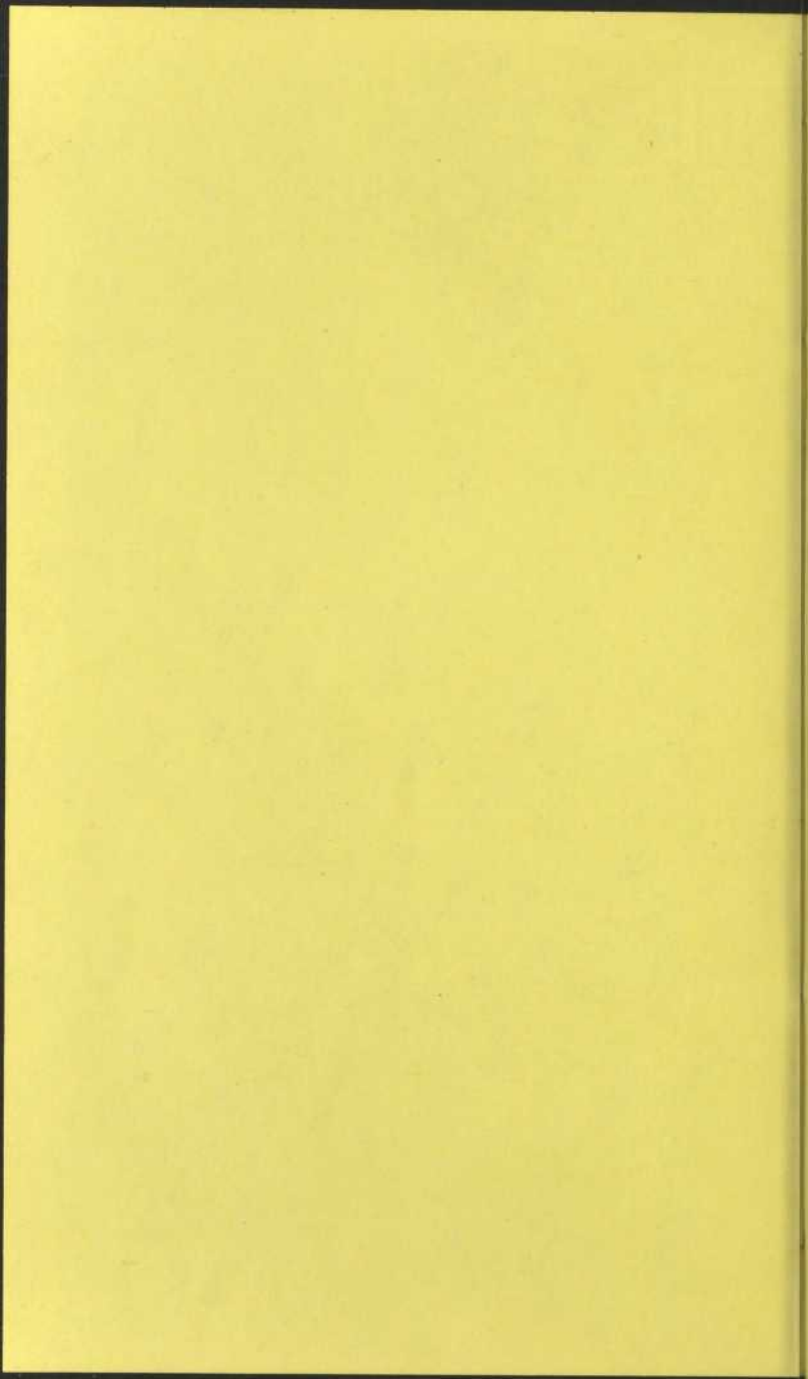




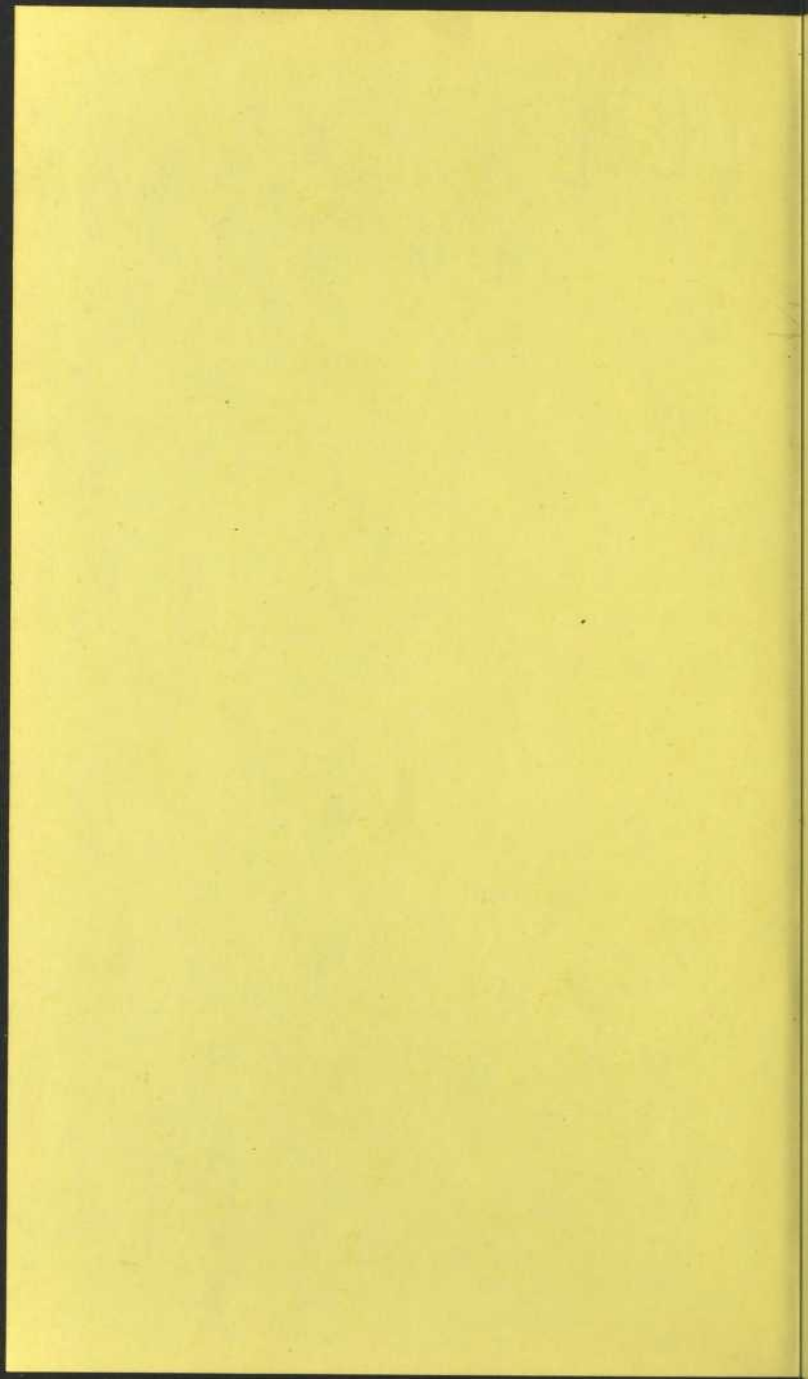


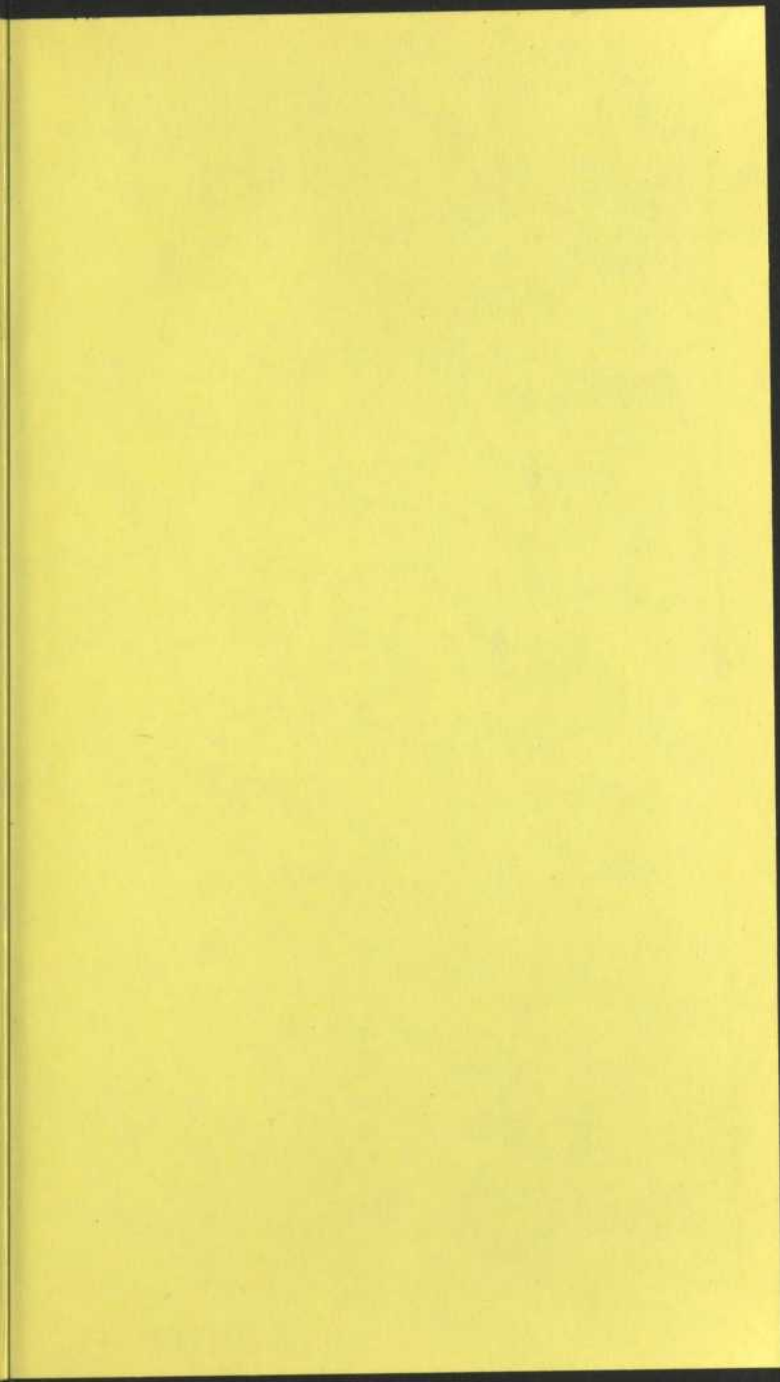


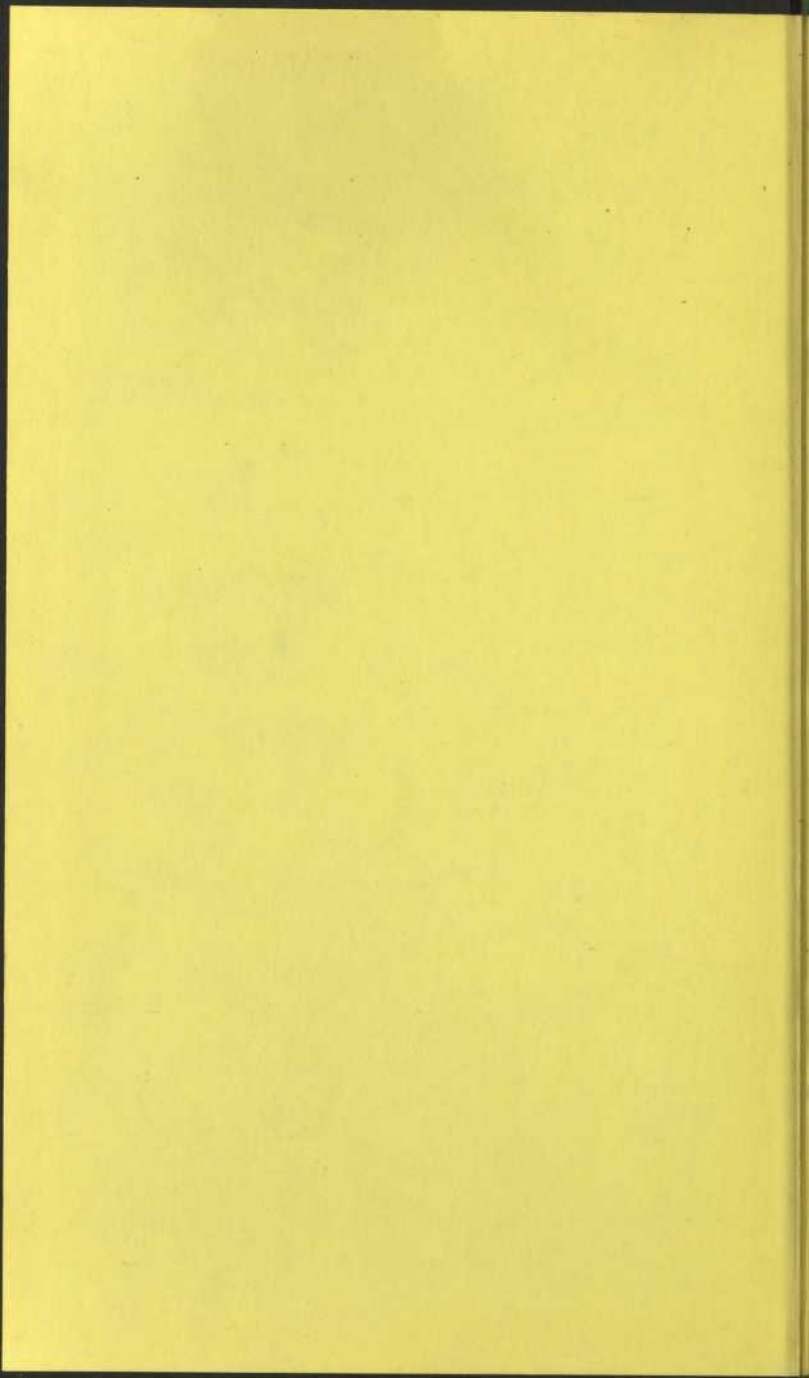


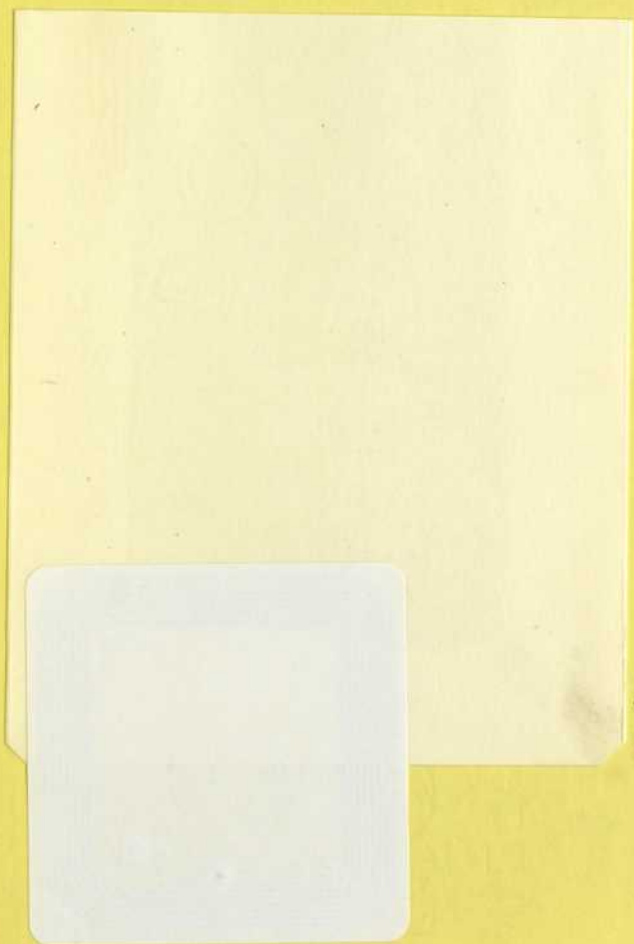












BNQ



000 435 489